

Capitale.

Isidore N.

13 avril 2018

Les bonnes résolutions : faut-il les tenir, ou suffit-il de les avoir prises ? !

Arno Schmidt, *Scènes de la vie d'un faune*, Christian Bourgois Editeur, Paris, 1991, trad.
J.-C. Hémery, p 82.

Souvent j'entends qu'on ne sait pas où ça va, mais pourquoi écrire ça ?

Parce que nous n'avons que le corps de l'homme, son âme est inaccessible.

J'ai voulu faire le tour de la question, des points de vue et des moments de l'histoire, quitte à revenir au même endroit. Façon d'avancer comme une autre.

Parfois on résout les mystères.

Parfois non.

Et on pourrait rappeler : le lecteur est bien plus libre que l'auteur.

1. *gourmandise*

D'une rencontre fortuite on peut faire une histoire, quitte à l'oublier ensuite. J'ai mangé à la table d'un homme, dans un bar. Au départ, j'étais sur ma propre table, dans un coin près de la fenêtre. Un groupe est entré, il a fallu se déplacer. Le serveur était poli, sans obséquiosité ; la tenancière postée derrière le bar observait son monde comme un rapace. Ses bajoues ondulèrent mollement quand elle interpella le jeune et dit « installe la dame à la trois ». J'avais oublié qu'il y a un accent à Paris, que les vieilles d'ici ont la voix criarde et le regard vicieux.

L'homme était assez mal habillé, sans grâce en première impression. Rétrospectivement c'est surprenant, mais je suppose que l'idée qu'il était peu sûr de lui, choisissant des habits ternes, est la première qui m'a effleurée. Dans un sourire il a poussé son journal pour me laisser une place suffisante. Les mots-croisés étaient faits : seul au restaurant, il remplissait ses cases. J'imaginais un instant qu'il est toujours seul, ainsi (la lecture de romans donne de mauvaises habitudes, comme voir un sens immédiat dans chaque détail. Il y a de quoi se tromper sans cesse, cela peut être délicieux.)

Le délice du moment n'avait guère de rapport avec l'environnement général. J'avais faim et la table s'était ornée de pain, de vin, tandis que le steak tartare sortait de la cuisine, dans les mains d'un autre jeune serveur, lui aussi houspillé par la mère maquerelle reconvertie. Le voyage m'avait fait oublier le temps ; la fatigue du décalage horaire et les repas d'avion laissés de côté étaient en train de me rattraper, et je ressentais un réel flottement. Il était plus facile de concentrer mon attention sur la vieille grue, peu surprenante mais assez amusante, ou l'assiette en approche, si séduisante, que sur mon voisin qui, bien qu'en diagonale, était bien près de moi pour que la bienséance m'autorise à le scruter. Le groupe à la table à côté faisait du bruit, mais je lui tournais le dos, et ne pouvais en voir qu'un bout de chevelure brune dans la glace rococo. Si je me souviens de toutes ces sensations, c'est bien par hasard. Tout ce qui s'était passé dans les jours précédents était déjà caché au fond de ma mémoire. Les événements, les sons et les images ont été absorbés par les routines et remâchés sous la forme de souvenirs sans date, inaccessibles, et qui ressortiront peut-être un jour sans raison.

L'assiette arrivée, j'ai mangé une première bouchée et le monde a ralenti. Le tourbillon m'avait amenée là par réflexe, et je m'y réveillais avec surprise. L'homme a parlé. « Bon appétit ». Certaines personnes ont une voix qui les rend belles. Voilà pour le bonhomme (qui était encore un bonhomme). Et il a bien fallu que je le regarde en face. Il avait bien sûr un très beau sourire. Il était maintenant un peu moins vieux qu'il en avait eu l'air dans ses habits gris, mais beaucoup plus vieux que mes amis. J'ai senti que son regard était curieux, sans percevoir pourquoi. J'ai regardé ses mains. Elles étaient larges et puissantes, comme en contradiction avec son air d'intellectuel qui ignore l'effort physique, assez mattes et très calmes. Les mains sont ce qu'il y a de plus beau chez l'homme.

La table de derrière s'est mise à être vraiment très bruyante, et cela a interrompu toute velléité de discussion. Il m'a tendu son journal en disant "je vais téléphoner, prenez-le si vous voulez". J'ai obéi, mais j'étais incapable de me concentrer et à son retour de la cabine téléphonique je n'avais même pas survolé trois lignes. Je commençais à avoir un peu mal à la tête et je savais que je devais trouver un hôtel. Il était temps de dormir. Me voyant

bailler, il m'a chuchoté attention ! ici le café est infect, si vous voulez je vous invite à en boire un chez moi. J'ai plein de machines différentes et plusieurs cafés, selon ce que vous préférez. Je ne pouvais que penser qu'il était très gentil, et je n'étais pas tellement surprise. Comme toujours, je me sentais suffisamment étrangère dans mon pays pour trouver normal n'importe quel comportement, même le plus décalé. C'était juin à Paris, j'étais en vacances et loin de toutes habitudes, seule pour la première fois depuis deux ans, j'ai répondu que oui, pourquoi pas. J'aime bien le blue mountain, vous avez quand même pas ça ?.

Il était content de lui en répondant que justement : si. Il a enchaîné alors que nous payions : que je devrais lui raconter d'où j'arrivais, qu'il adorait les voyages mais n'en avait pas fait depuis trop longtemps. Nous avons marché seulement quelques mètres dans la rue éblouissante, il parlait beaucoup pour quelqu'un qui a envie de m'écouter, il a poussé une porte et j'ai suivi. J'ai regardé ses chaussures taper l'escalier régulièrement, mes pensées étaient plutôt vagues et une fatigue cotonneuse assouplissait les frontières de ma réalité.

Puis, j'ai senti l'odeur qu'il laissait derrière lui, ou plutôt : je me suis enfin rendu compte que j'avais senti, en fait depuis le restaurant. Je me suis figée, en comprenant que je m'étais fait avoir, et que j'avais à ce moment très envie d'aller dans son lit, puis j'ai redémarré avec deux marches de retard. Arrivé chez lui, il s'est redressé encore un peu, prenant une attitude de conquérant, je savais qu'il allait parler de l'absurde café-alibi. Réveillée de mon hypnose, j'ai choisi qu'entre gentille imbécile et salope née, je préférais la seconde option. Alors je l'ai embrassé, à peine passée la porte d'entrée. Ma propre excitation me dépassait un peu. Une vague douleur plaisante chauffait un espace situé entre mon nombril et le milieu de mes cuisses, avec un pic central. Encore aujourd'hui, je reste un peu surprise d'avoir compris si tard où j'en étais.

C'était le début d'après-midi et comme pour toute première fois, j'ai réagi outrageusement à ses caresses, me calant dans un état de jouissance exagérée. Nous avons fait l'amour longtemps, de façon très diverses, et en nous interrompant pour un blue mountain, sans pour autant prononcer plus de parole que "Et maintenant tu veux un café ?" "Oui". C'est après un long moment que je lui ai demandé si ça le dérangeait de parler. J'en ai profité pour interroger sur ce que je n'aborde pas avec les jeunes, qui ne savent rien, et qui surtout, sont lâches, ont peur de leur désir et leur plaisir tout à la fois. Parlons de la jouissance, et ses formes si étranges, qui monte dans tout le corps, ou au contraire creuse des grottes de plus en plus profondes dans le ventre, provoquent des piqûres presque, et des calmes parfois très provisoires. Il a prétendu ne rien savoir de tout cela, mais a ri franchement, ni moquerie ni gêne. Il a suggéré de regarder des livres, mais l'orgasme n'est pas sa spécialité, on pourrait plutôt parler d'émotions si je veux. Il m'a demandé si ça fait longtemps que j'ai fait l'amour, parce que lui, oui, et il trouve que c'est plutôt agréable en cet après-midi étouffant, et que je suis très belle quand je jouis. Ca ressemble à un compliment. Mais pourquoi un compliment maintenant, que veut-il de plus ? Pourquoi pas ? c'est de circonstance. Je pourrais effectivement te manipuler pour avoir encore plus, comme faire ma vaisselle, c'est une riche idée, ça. Et il a désigné l'évier qui ne contenait qu'un verre et nos deux tasses.

Je lui ai demandé comment il a réussi à m'attirer là et il s'en est étonné. Comment il

saurait ? Il m'a vue, il a eu envie de parler avec moi. Il m'a trouvé belle, alors il devait être un peu attiré, mais ce n'était pas si clair. Il ne croit pas fort qu'on sache pourquoi on fait les choses. Après encore des papotages divers, et que tout avait l'air possible, je lui ai dit, un peu gênée, que j'avais toujours cru que les hommes ne faisaient plus l'amour passé un certain âge (il est si vieux, 50 ans au moins). A ce moment, j'ai cru qu'il allait s'étouffer tant il riait. Et comme il avait de nouveau son regard vieux compréhensif, je me suis vexée et, prétendant pisser, j'ai fui pour lire mes mails sur mon téléphone. Il était déjà six heures du soir, avec tous ces bavardages. Je l'ai suivi à la douche, et avant que je ressorte, il m'a saisie par le poignet, m'a poussé à m'agenouiller et a souri.

Je me suis réveillée symboliquement attachée au lit. J'avais dormi lourdement. Je me penchais un peu sur lui, endormi. L'odeur que les poils de son torse avaient capturée, je la retrouvais sous ses bras plus intense et sur son sexe plus sucrée. Une odeur comme de sécurité... la nature fait bien les choses. L'homme avait gémi parfois. Le plaisir, plutôt doux, me mettait encore la tête à l'envers et je flottais au lieu de marcher.

Je me suis promenée dans l'appartement, en regardant les tableaux aux murs, de loin les habits dans le placard ouvert, les provisions dans la cuisine. J'ai mangé des tartines, en mettant trop de confiture faite maison. De la cuisine j'ai entendu des bruits de verre brisé, des cris de rage et de peur. La nuit finissait et des pleurs se sont répandus jusqu'à son étage. Je me suis habillée légèrement, pour ne pas montrer mes fesses aux voisins, et me suis penchée au bord du micro-balcon. Le temps que je comprenne ce qui se passaient, les pompiers emmenaient la femme dont la tête saignait, une très jeune prostituée apparemment, parlant mal français et qui n'avait plus de nez. Le type était à terre, maintenu par des grands gaillards - maquereaux ou patrons de bar - qui le rouaient de coups et ont disparu soudainement quand la police est arrivée. Le type ivre, après avoir attaqué la jeune femme avec une bouteille pour se venger d'être rejeté, se vomissait maintenant dessus, et je l'imaginais aussi se compissant. Les flics ont emmené le connard, les pompiers étaient déjà partis et les curieux avaient évité les forces de l'ordre. Lente à réagir, je me retrouvais seul humain dehors dans le périmètre. Je suis rentrée, sans sourciller, la scène me semblait trop normale, je n'étais plus vraiment à Paris, France, là où la vie d'un homme a plus de valeur qu'ailleurs. A peine un tremblement, je me suis recouchée à côté de mon inconnu au poil grisonnant et à la respiration rauque, complètement calme, moins perdue qu'à la descente de l'avion.

Quand je me suis réveillée de nouveau, il était habillé. Il y avait changement de situation, Monsieur était visiblement de retour dans les routines, il avait commencé à préparer un cours, du sérieux. Il fallait y aller, plus le temps de plaisanter. Il m'a donné sa carte mais il était évident qu'il ne souhaitait pas de contact. Il était un peu brusque. Ce matin-là ce n'était pas très grave, j'avais récupéré assez d'énergie, beaucoup d'un coup. Mais maintenant qu'il cachait sa générosité j'avais du mal à comprendre comment il avait pu me communiquer quoi que ce soit d'agréable. Il m'a finalement tendu un livre, du Gao Xi Jiang, et il a dit que ça n'avait rien à voir avec les discussions d'hier mais qu'il fallait lire. Ca tombait bien puisque j'avais abandonné ma bibliothèque à Rio, chez Lucas l'homme-à-oublier. Dernier sourire, dernier regard. Dehors je m'achetai un cahier neuf, un crayon, son taille et sa gomme, et me réinstallai dans le même café. Bientôt l'heure de déjeuner.

2. orgueil

C'est-à-dire que plus précisément ce type, j'ai l'impression qu'il m'a séduite et qu'il a reculé d'un pas. Je suis tombée en croyant m'appuyer sur lui.

Il nie il nie, et c'est moi qui affabule et qui mythomanise, et jamais il n'a pensé, jamais il n'a voulu, et moi avec cette énergie qui pompe l'air, j'ai décidé de m'en prendre à lui et il faudrait que je le lâche parce qu'à force il est gêné, ça ne va plus, ça ne va pas. On ne se comporte pas ainsi, et les adultes ont les moeurs calmes de la paix sociale, ils n'ont pas le droit, ces adultes, de jeter leur désir et d'exiger qu'on accepte, c'est un jeu d'enfant. La sexualité des enfants est trop violente et multiforme, fait peur, fuir.

Mais laisse-moi donc puisque je te dis que non ce n'est pas possible et que je n'ai pas envie. Tu pourrais t'en satisfaire.

Je ne me sens pas très bien.

Je cours derrière. Je me jette à genoux pour supplier. J'attends un coup de fil, une réponse, un regard plus appuyé, la main qui prend la mienne finalement par surprise et comme pour effacer en un instant la douleur et la tristesse accumulée. Je raconte et j'attends qu'on m'écoute, qu'on observe attentivement sans pitié, je parle librement mais confusément, dithyrambe. Les yeux amplifient la lumière, la diffracte. Sur la coupure de ce matin, ce verre qui est tombé au milieu d'un rêve éveillé et que j'ai ramassé trop maladroitement, j'ai versé de l'alcool et sont montées des larmes sans amertume.

Je prends de la distance. J'oublie un peu, finalement je peux respirer. Je sors et je ris, les amis ont des histoires à raconter eux aussi : des soucis au travail, des enfants malades, une femme qu'ils ont trompée et ils regrettent, la femme qui sait tout et s'en fiche. Il y a des fêtes dans des bars et les roms vendent leur butin dans la rue pendant que les enfants s'entraînent à un combat imaginaire.

Les rêves me rattrapent et je regrette ; écrire l'histoire à l'envers. Il m'impressionne, il est toujours vrai. Mais il ne me plaisait pas, il était gênant, c'était lui plutôt, il était collant, pas la bonne distance, sa présence évoquait un désir curieux, une curiosité désirante, un besoin de trop savoir, et trop voir, il ne me plaisait pas. Du tout,. Style, surtout, inadapté, présence trop forte, sans pudeur, mais ai-je vraiment autorisé ?, malgré tout intérêt, fascination à petite dose, et puis finalement peut-être, je provoquais un peu, peut-être, j'imaginais, je me montrais, comme le jeu auquel on se prend, je ne suis plus sûre, jouer n'était pas une bonne idée, je ne sais plus quand, je l'ai trouvé soudain beau et c'était un piège, le pied et le noeud coulant, la tête à l'envers accrochée à un arbre, un renard qui n'a pas le courage de se ronger la jambe pour se libérer. Attente. Espoir de sortie par le haut, la tête haute, pas le ridicule, les rêves qui reviennent et les larmes amères cette fois, et malgré tout, malgré la distance et le rejet, le regard est encore scrutateur.

Et je ne veux plus savoir, je bois et la tête tourne, en bas, tout est à l'envers et les sons arrivent étouffés.

C'est encore un rêve, la nuit, qui rappelle qu'on ne veut pas de moi, mais ... on a voulu, pour sûr. Et j'ai raté cet instant, j'ai fait une erreur, et jamais il n'y aura de nouveau, même pas demain, et jamais il n'y aurait pu avoir, dit-il, et attention, du calme, pas de précipitation, nous verrons. Et je ne te réponds plus. Et c'est fini. Pars, meurs si tu veux, ce n'est plus intéressant, c'était hier et tu as raté l'épreuve, tu n'es pas sélectionnée, tu

n'es pas ce qu'il faut et ton comportement le prouve, rien n'aurait pu, jamais, ni hier ni demain, c'est un choix d'être malade d'amour, tout le monde n'a pas besoin de ça pour exister, ne m'impose pas ce que je ne veux pas, éloigne-toi vite, tu es niée, tes fantasmes et ta tristesse sont d'un romantisme éculé, je ne t'ai pas allumée, tu aimes te faire croire des choses, je ne t'ai pas parlé de tes fesses, et même si, ça n'avait aucun sens, je n'avais pas envie, jamais, je n'aurai pas envie, jamais, on ne revient pas là-dessus.

Je demande à mes amis, mais personne ne connaît cet état. Je ne sors plus de mon lit, je pleure, je perds du poids, je fais semblant de répondre quand on me parle mais le cerveau est pris dans une nasse et seule une moitié tourne encore. Quelques jours de l'éternité faite de mots qui ne s'effacent pas, les situations qui reviennent, ne se réécrivent pas et restent identiques, impossible de reformuler, changer ce petit geste, demander soudain, et si tu me prenais dans tes bras, et si tu voulais, je reste là, et tiens, j'ai apporté des fleurs, je peux boire un café ? Tu sais, j'ai pensé à toi, je ne sais pas bien comment te dire ça mais soudain tu m'as plu, est-ce que je peux t'embrasser ou tu préfères que ce soit toi ?

Mais on n'a pas essayé, l'instant est mort.

Et pourtant. Ce n'est pas la première fois qu'un homme est beau., pas la première fois qu'un homme dit non. Pourquoi là l'urgence et le désir qui cloquent, pas sur une croix - ce n'est pas pour le bien de l'humanité mais pour ton petit intérêt personnel, un égoïsme qui demande satisfaction et n'aime pas le refus.

Tu es vexée ?

Il y a une ville en France, où le métro s'arrête à Patte d'oie, Trois cocus, Bagatelle.

Tu pleures devant ta meilleure amie, elle t'emmène au cinéma.

Tu pleures devant un inconnu, dans une soirée, il t'emmène dans son lit, et tu as beau le regarder sous toutes les coutures, et jouir sous ses caresses, ton esprit reste vide et un autre homme est là. Tu fuis, honteuse de la trahison, de vouloir un amant brun et mat aux joues rougissantes et à la parole rare, et d'oublier à l'instant ce blond musclé aux yeux en amandes souriants. Il te croise dans la rue et te propose un café, tu te tiens loin de lui, tu ne veux pas qu'on te voit avec, et puis soudain tu voudrais justement que l'autre t'observe et soit jaloux. Tu décides que tu as le droit qu'on s'occupe de toi, tu retournes dans le lit du jeune homme. Mais ton inattention le choque. Tu n'es pas aimable, tu prétends que tu es bien gentille de t'abandonner ainsi, tu lui parles sans douceur et lui est d'une tendresse sans attente. Il n'a pas l'air content. Tu ne le revois jamais.

Tu pleures devant la glace et ne veux plus rien faire, assise dans le canapé. Tu mouilles des paquets de mouchoir. Heureusement que tu n'as pas la télé : tu serais capable de la regarder.

Tu pleures devant ton meilleur ami qui ne comprend pas vraiment pourquoi tu t'intéresses à un type qui est capable de se foutre de toi et met des pulls lacoste. Il trouve que le jeune homme blond était bien plus intéressant, et que tu aurais dû essayer de t'en occuper. Il ne promets pas de rabattre pour toi parmi ses amis tant que tu ne traiteras pas bien les hommes. Il dit que ce n'est pas la peine de te venger. Il en a marre de te voir comme ça, c'est ridicule, tu peux tout à fait avoir un amoureux beau et gentil, que tu désires, dont les

joues changent de couleur comme le ciel ou la mer, qui te fera des enfants qui ressembleront à de petits singes poilus, qui t'aimera assez pour tout quitter, changer de travail, se faire teindre les cheveux, s'épiler la poitrine, manger du porc, retourner à l'école, se mettre au sport, écrire des poèmes homériques absurdes. Mais c'est impossible si tu te trompes de besoins. Il suffit que tu arrêtes de gémir. Il perd un peu patience et ne peut rien pour toi. Quand tu te décideras, tu le rappelleras.

Tu crées un désert.

Je ressors un peu, une fête où Géraldine m'invite. J'ai changé de visage, de toute façon je suis toujours moche, et mes habits flottent à force. Au travail, ils ne voient rien, j'arrive à faire ce qu'il faut, à paraître ce qu'on attend. L'allergie explique les mouchoirs et les yeux. Parfois je me rends compte que le temps ne passe pas si vite. Ce qui semble une éternité ne dure que quelques semaines. J'ai encore des amis, ennuyés mais sans agressivité. Je vais dans le salon, je m'installe, bois quelques verres et félicite la maîtresse de maison pour la décoration. Il y a plusieurs collègues, c'est un petit monde. La fête fait monter la musique, on danse un peu et l'alcool rend chaud et joyeux sans trop d'artifices. Il n'y a pas de but à être ici, l'isolement c'est chouette, pas besoin de le rompre, il n'y a pas d'attente. Autour, les gens rient aux blagues, certains vont chercher un verre ou proposent des petits fours. A la sortie des toilettes, je passe dans l'entrée au milieu du brouhaha des arrivées. Je vois une nuque droite de cheveux courts et pense que "Oh, un bel homme."

Bien sûr c'est lui et c'est le ventre se contracte en maladie. La tête résonne, sortie précipitée de cet espace oppressant, ne pas voir ce qui se passe, qui me voit ou m'ignore, ne pas vouloir exister dans un regard qui passe à travers. Je pars et pendant quelques instants je sais que c'est une hallucination. Il passe près du groupe où je suis cachée et dit bonjour. Je réponds sans tonalité. Je tente de fermer le flot de désir qui sort de mes yeux - mais il ne perçoit rien, c'est une illusion de croire qu'il peut sentir. Il est souriant, il vit depuis tout ce temps-là. Il n'est pas moins célibataire, il n'a pas joué la coquette, il n'a besoin de rien, beau et détendu, il n'est pas beau non, il a plein de défauts et tu les chéries comme dans un roman pour jeunes filles, tu te retiens par fierté, tu ne dis même pas "j'aimerais te voir", ni "tu m'as manqué", ni "mais tu ne veux toujours pas?". Tu sais juste que tout cela est réel, que tu ne t'es pas raconté de mensonge et que ce désir-là est ; tu ne l'as jamais connu et tu ne le connaîtras peut-être plus jamais. Alors : oublier, neutraliser, changer de ville, de travail, prendre des drogues très puissantes, suicider tes bras - tu ne sais plus, tu pars, tu laisses derrière ta vie en jeu, personne ne se retourne, à l'heure qu'il est on rentre se coucher. Ton ego blessé et la tristesse sont du mauvais côté, tu es vautrée dans le ridicule. Un bel imbécile qui dit ce qu'il faut par hasard. Tant que tu l'évites, tu peux respirer.

Ca pourrait être plus grave encore.

3. envie

J'ai souvent fait à autrui ce que je ne voudrais pas qu'on me fasse.

Pourtant ma mythologie dit le contraire : j'ai toujours eu à subir des outrages et je n'ai jamais fait souffrir. Je ne suis pas un monstre, seulement incomprise.... Laissons là ma mythologie.

Cette histoire est ancienne, et rappelle un vieux vin bouchonné. J'ai rencontré J. dans une grande ville pleine d'étudiants et j'en étais. Vu pour la première fois dans un de ces bars Erasmus du siècle dernier - on y drague beaucoup, sans effort mais avec l'aide de l'alcool. A priori, ni lui ni moi n'étions convoitables par l'autre, incompatibles, mais les phéromones font dépasser les styles. C'était un type étrange, à ce que j'en ai compris.

J. était né à Angoulême, en juin 1979, dans une famille de la petite bourgeoisie. Son père était médecin, sa mère professeur de piano. L'ambiance familiale était plutôt détendue, ses parents s'aimaient passionnément mais calmement, il avait deux frères, l'un plus âgé de deux ans, et l'autre plus jeune d'autant. Des trois, il était le plus apte à entendre la musique, et passa de nombreux après-midi à agiter les doigts tandis que ses frères couraient après un ballon ou grimpait sur des parois artificielles. Il était très fragile dans son enfance, et sa mère lui portait en tout une grande attention. Elle cessa quand il avait 20 ans, car elle mourut soudainement, un accident. Il n'y avait aucune jalousie dans la fratrie, simplement une répartition des intérêts et des rôles. Le plus grand, malgré quelques petits dérapages avec la drogue en fin d'adolescence, devint cardiologue comme son père. Le dernier entra à Saint Cyr, comme un oncle très admiré. J. avait une autre vision du monde. Il n'appréciait ni les groupes, ni les institutions trop reconnues, il devint musicien alcoolique et sociologue pour faire l'étudiant.

Dès son plus jeune âge, il présentait des caractéristiques étranges pour un garçon. Il n'hésitait pas à pleurer, et réussissait à émouvoir les filles, mais aussi les bagarreurs. Quand je l'ai connu, il savait encore raconter des histoires comme des contes, et pouvait tenir en haleine un auditoire plutôt dissipé. Il n'éveillait aucune animosité de la part des plus âgés, des enfants de sa classe d'âge, des adultes. Même beaucoup plus tard, il pouvait traîner dans n'importe quel état, à toute heure, dans des zones improbables, sans qu'aucune mésaventure ne s'approche. S'il n'allait vers personne, personne ne venait vers lui, et il ne s'en plaignait pas. Sa pratique de la musique exigeait des phases de repos, où aucun son n'entrait ni ne sortait. Il était presque mystique dans sa relation à l'art et plus généralement au monde perçu. Il avait peur des araignées, et ce détail encore lui permettait de trouver protection auprès de ceux qui voulaient la donner. A l'écouter décrire simplement son monde, il y avait de quoi être envieux d'une personnalité sociale idéale. Je ne suis pas sûre qu'il était pour autant parfaitement heureux.

Des traits habituels de la jeunesse, il avait l'intransigeance, la tendance à l'autodestruction, l'obsession autour de quelques thématiques. Des traits moins habituels, il était comme déjà dit étudiant en sociologie, ne se nourrissait que de fromage et de vin, passait ses matinées au lit, ses nuits dans les boîtes et dans le lit des filles qu'il y trouvait, ses journées devant son piano ou dans son fauteuil avec un livre, très occasionnellement à la fac. Son appartement n'était prévu que pour la lecture et la musique. Je rêvais d'avoir le droit d'y rester des heures, peut-être assise justement dans ce gros fauteuil en cuir un

peu râpé, à lire un des livres saisi sur l'étagère, écouter le maître de maison improviser sur sa machine (moi qui déteste la musique). J'avais parfois rencontré des habitations qui me donnaient l'envie de m'installer : je peux préférer l'appartement à l'homme, je le dis rarement.

J. buvait vraiment beaucoup. Malgré son jeune âge, il avait des poches sous les yeux, un des attributs les plus sexy du mâle humain. Ajouté à une voix grave et économe. C'était un dragueur professionnel. Son regard le signalait immédiatement, seule une innocente s'y serait trompée. En tout cas, aucune fille Erasmus, n'aurait eu la bêtise de se faire avoir, croire à de l'amour. Il savait parfaitement disparaître sans laisser de nom ou d'adresse. Je connaissais son appartement, un premier étage dans une minuscule rue piétonne, et je pense que j'étais une de ses rares petites amies à y avoir pénétré. La suivante, elle, s'y était presque installée.

J. avait un ami. Je ne sais pas s'ils ont pu rester proches. Ils avaient un lien de jeunes mâles, écumant de concert les lieux branchés, draguant à deux quand il le fallait. S. était très beau dans les canons habituels, ostensiblement conscient de cette caractéristique, plutôt long et mince, brun aux cheveux courts et aux yeux bleus lavasses. Il était absolument fade et bête, mais il était toujours là quand J. sortait. Il avait le visage d'ange, c'était J. le rabatteur de ces dames, chaque phrase pleine de mots magiques. Si l'on compte que la journée débute à 21h, ils commençaient à la bière en jouant aux cartes ou aux échecs, puis partaient en boîte quelques heures plus tard et passaient au gin, la nuit se terminait de diverses façons. En général J. rentrait chez lui avant l'aube et dormait, longtemps. Quand je passais vers 17h, c'était le petit déjeuner, camembert sur baguette et vin rouge, café noir en fin de repas, parfois un yaourt nature. Nous parlions. Encore un homme qui ne se lassait jamais de passer en revue mes défauts. Le pire : j'étais binaire, disait-il. Lui, plein d'une sociologie des plus contemporaines, sûr d'avoir tout compris, se savait gonflé d'une richesse conceptuelle que ma pensée grossière n'effleurerait jamais. Ne parlons même pas d'art !

Mais il m'écoutait toujours avec attention, allez savoir pourquoi.

J'avais changé de bar pour lui. J'oscillais entre trois lieux, selon la saison et les rencontres. Celui-ci s'adaptait à tous les temps, avec une terrasse qui sortait au printemps et se cachait aux plus mauvais moments de l'année. Des années plus tard, il s'est même aménagé d'une terrasse chauffée, comme on n'en voyait que dans le Grand Nord à mon époque. Car cette histoire se déroule avant, quand, l'hiver, on rentrait chez soi plein de la puanteur des cigarettes. Je délaissais mon antre préférée, celle où l'on croisait à l'occasion l'immense auteur du Bibendum Céleste. J'écoutais J., je le regardais jouer à des jeux sans intérêt avec son minet de compagnie, j'abandonnais amis et tablées distrayante, un vin un peu meilleur encore ailleurs. Je me torchais à la Guiness éventée au milieu de blondes allemandes qui oscillaient deux têtes plus haut.

L'infatuation a souvent eu un effet dévastateur sur ma vie quotidienne.

J. me fascine encore par sa sensibilité brillante et hors norme, lui triste, mais capable de créer la gaieté alentour. Amoureux de moi, pour sûr. Nous n'avons pas couché le premier soir, phénomène rare quand on a la jeunesse chevillée au corps. J'avais observé le dragueur, ses techniques, et son retournement final quand il a constaté que je n'étais pas la proie du

soir. Il en choisit une autre. Il me regardait beaucoup, mais je ne sais toujours pas ce qu'il voyait, à part ma fameuse binarité, et il ne m'a jamais dit. Je crois que je le réjouissais parfois de spontanéité sans frein ni peur du ridicule, de danses sans compétence mais au plaisir évident. Et peut-être mes théories binaires lui procuraient finalement un plaisir pervers.

Il avait la barbe, les cheveux longs et un ventre très rebondi - le charme d'un chevalier du Moyen-Age, rustre à ses heures, poète quand l'alcool n'avait pas encore détruit son élocution, pitoyable souvent. Il détestait tout ce qui avait trait à la culture littéraire et le seul poète qu'il acceptait était Gainsbourg. Surprenante concession à la banalité.

Il connaissait tout le monde, dans tout un tas de débits de boisson sur la route qui menait de son bar-repère à la seule boîte fréquentable du centre ville. Sur deux ou trois kilomètres, il y avait des occasions de s'arrêter, de faire des rencontres spéciales. Un veuf malingre et agressif voulait se battre avec toute la compagnie. Un jeune reggae aux yeux exorbités riait à tous ses bons mots. Une femme fatiguée racontait la mort de son chien, en boucle. Il passait du temps à me décrire un peu ce qu'il voyait dans ces nuits d'errance, à moi qui rentrait rarement après minuit, sage travailleuse du matin. Il me caressait les cheveux et m'embrassait toutes les deux phrases, ces jours-là, et ne buvait pas avant la sortie du soir. Il arrivait même, quand nous avions passé un après-midi de ce genre, allongés sur son lit, qu'il rentre aussi tôt que moi, vienne dormir dans mon lit, ignorant les lieux de perdition.

Car il passait du temps avec moi, dormait avec moi, revenait me voir, m'invitait chez lui, et il avait même cessé de draguer quand il sortait la nuit. Il le disait, et je n'ai aucune raison même aujourd'hui de penser à un mensonge. Cependant, nous avions un petit souci technique : il refusait totalement et définitivement l'usage du préservatif. Et comme binaire professionnelle, j'avais des principes, et refusais tout risque associé aux maladies très à la mode. La trouille, peut-être. Conséquemment, nous n'avons jamais eu une sexualité pénétrante. Cela peut sembler anodin sur le court terme, mais sur plusieurs semaines de rencontre quotidienne, le cerveau chauffe, et on conçoit mieux pourquoi nos ancêtres se faisaient engrosser même si elles connaissaient les risques. Nous parlions beaucoup des problèmes de frustration engendrés. Mais aucun des deux ne revenait sur sa position. Chacun regardant l'autre, triste, amer, néanmoins attiré en même temps,. Peu de chance que la situation s'améliore. Finalement, nous ne nous connaissions pas depuis longtemps, mais l'intérêt était puissant, nous nous manquions, il y avait des chances que la confiance s'installe et qu'on commence à jouer les couples.

Un jour les perspectives ont changé. Je ne sais toujours pas bien pourquoi. J'ai fini par me défouler sur son copain face et tête, les yeux bleus qui se croyaient intéressants. L'affaire fut connue très vite.

Il y eu discussion. A ma décharge, j'arguais que c'était la toute première fois, la tromperie n'était pas mon caractère, impossible de comprendre ce qui s'était passé - absurde dérapage sans attirance ni respect pour le blanc bec. Mais mais mais, admettons, il permettait de retrouver les gestes qui semblaient normaux, ce qui se fait. Avec l'abrutissement tout était simple. Avec mon blond inquiétant, rien. Sûrement tout ça, ça inquiète, la jeunesse doute. Le pardon fut rapide. Nous reprîmes quelques temps le rythme habituel. J. était plus in-

quiet, c'était son tour. Souvent, même en statuant avec ou sans capote, nous n'aurions pas pu faire grand chose. Je pense que j'étais plus aimante que jamais. Un homme qui dépasse la jalousie par amour, ça en jette. Il donnait des preuves de plus en plus touchantes - des fleurs, de sa part, cela semblait si improbable... Mais tout cela ne résolvait pas nos petits soucis, et le temps passant ne nous donnait pas de voie de sortie.

J'ai couché de nouveau avec son meilleur ami, qui le cocufiait sans ciller. Cette fois-ci, pas de pardon. Je suis passée chez lui et J. pleurait. Les yeux rouges, les cheveux mal peignés. Quand j'ai voulu m'approcher il a dit qu'il ne valait mieux pas et que cette fois il fallait partir. Il semblait déchiré. J'étais curieuse. Je ne pensais pas pouvoir générer cette souffrance. Aucune gêne à ce moment-là, c'est la surprise qui a duré plusieurs jours. Incrédule je restais. L'outil de la déchéance est passé me voir et a été reçu assez virement. Il m'agaçait, il faut comprendre, en ne percevant pas la seule chose que je comprenais : il n'était rien, et même un rien gênant. J'ai revu une fois J. dans le bar, par décence je n'y allais plus guère. Il était accompagné de la suivante, charmante, avec qui il vivait depuis plusieurs mois. Il avait bien changé.

Est-ce que j'ai regretté ?

4. *paresse*

C'est un homme que je connais depuis pas mal de temps, mais je ne sais rien de lui, ni lui de moi. Une relation sans histoire, sans mémoire : politique de l'instant présent.

Discussions diverses. Livres, Commentaires, Jeunesse, Médiocrité, Crédit, Famille, Travail, Réseaux, Expositions, Voyages.

Je suis à l'origine de tout. Il fait du café. Je bois, on parle, je pars quand il est temps. A chaque fois, il a tout oublié de la discussion précédente : mêmes mots, anecdotes, conseils, réactions. Au moins il n'est pas vide. Au moins il est cohérent. Je tâche d'inventer une vie différente à chaque fois. Il n'y voit que du feu. Au début, sur des petits détails, puis des éléments plus sérieux. Je m'en lasse. Je reste moi. Le temps passe.

Avant, son regard m'ignorait comme une transparence, son sourire filait ailleurs. Un objet de plus dans son décor. Je décidai de l'oublier pour ne pas sentir un désir inutile. Puis nous nous sommes re-croisé, il m'a invité au café. Et voilà.

Maintenant nous parlons, sans jamais approcher de l'intime. Une non-amitié bavarde.

C'est un jour où il a bu. Il n'est pas très différent de d'habitude, sauf un chaloupé. La télévision braille. Les cigarettes n'ont pas fini de se consumer dans le cendrier. Je m'assieds à côté de lui mais le téléphone sonne. Je râvasse en ne l'écoutant pas parler à sa boîte rectangulaire. J'observe les livres. Quand il repose le combiné, il a déjà posé sa main sur mon genou comme pour me dire de patienter, puis il la retire. Commentaires sans intérêt sur sa discussion banale. Réponse vague. Sans que j'enregistre réellement la situation, il me caresse les épaules en parlant. Change de sujet, cesse les caresses. Asher Lev est le nouveau thème, les sentiments du peintre. Quelques remarques intéressantes, deux banalités. Puis il sort une insanité. Enorme. Presque insultante.

A ce moment il est évident qu'il pourrait vraiment se passer des choses. Mais je n'ai pas envie. Je connais déjà par cœur, ce n'est pas ce que j'avais prévu. Il a les yeux injectés rouges. Sa voix pâleuse tente de dévider quelques formules dégoutantes, qu'il prononce avec un plaisir aussi visible qu'incompréhensible : banales et vulgaires.

Finalement la seconde d'après, j'ai très envie. Bien malgré le ridicule de son imaginaire. Il est d'une beauté hors de toute proportion, ce n'est pas un détail.

Beaucoup de choses se passent. Triviales mais créatives. A base de gestes obscènes, adaptés au contexte. Circulent des mots qu'il semble incapable de garder pour lui. On reprend parfois sa respiration quand l'enthousiasme fait rage. C'est une saine activité pour un après-midi, encore meilleure s'il pouvait se taire. A part des collants un peu mouillés, pas d'effet négatif. Ni primaire ni secondaire. Le départ après une courte douche et un vague au revoir en forme d'adieu. De ma part certainement.

Je me lasserais vraiment vite, autant ne pas essayer.

5. colère

O. dit : « avec le temps, la question d'aller chercher une amante se pose de moins en moins. La sexualité s'enrichit tellement dans le couple, on expérimente sans cesse, on ne peut pas trouver mieux ailleurs. J'imagine que dans les périodes à vide, on a bien un peu envie, mais ça ne m'est pas arrivé en dix ans. »

C'est un temps où je ne suis que l'amante. Une fois de plus. Je ne suis pourtant plus si jeune, moins que les femmes dont les maris me séduisent. C'est comme si je n'avais pas tout compris - ne sait être aimée qu'à la sauvette ; ou alors trop bien - ne prend que les bons côtés. Je m'inquiète de ne rien apprendre, finalement, sur l'amour, dans une configuration répétitive tout autant que lassante. On semble toucher à tout, des corps et des attitudes, des habits, des odeurs, des postures, des voix, des caresses et des baisers, des rythmes, des refus et des sourires qui varient et ne rappellent jamais rien de connu. Mais on atteint peut-être une compréhension superficielle. Le vide de l'exutoire.

Je sais que les hommes
aiment les pipes ;
qu'ils apprécient un minimum d'épilation mais sont finalement moins exigeants que les femmes elles-mêmes,
que la sodomie leur plait ou leur fait peur.

Peu d'entre eux apprécient les grands cris, surtout s'ils sont en train de tromper leur femme.

Les hommes s'intéressent souvent à la taille de leur sexe, sauf ceux qui sont sensiblement au-dessus de la moyenne ;

rire au lit avec un homme est à proscrire lors d'une première rencontre ; la confiance s'installe doucement.

les hommes aiment protéger les femmes, le tremblement les grandit.

On nous ment : les hommes détestent se faire draguer. Probabilité d'acte sexuel quasi-nulle.

Les hommes vous diront plutôt après l'acte qu'ils ont mariés ;
les hommes n'aiment pas parler sexe avec les femmes ; peu de femmes apprécient m'a dit un homme rare avec qui je babillais.

Degré de libido très variable ; la grande majorité n'aime pas beaucoup le sexe.

Aucun homme ne baise comme un héros de film porno : on peut s'étonner de la persistance et l'attractivité de cette institution à l'idéologie morbide.

Les hommes sont fous des filles en jupe, des cheveux longs, ils sentent immédiatement si l'on a un amant et attaque directement pour le détrôner ;

d'ailleurs ils adorent être l'amant mais non le mari trompé (illusion d'optique) ;
(variante) un homme ne conçoit pas que : si on ne couchait pas an'importe qui, alors avec lui non plus.

Sagesse, maturité, âge : fortement décorrellés.

Ne supportent pas les larmes. Peuvent mentir sans limite. Apprécient la complicité virile. Bien de l'humanité : passe souvent avant les proches.

Aimable la fragilité de leur plaisir, les quelques instants d'intelligente lucidité qui suit l'orgasme, avant que tout se referme.

Les mobiles pour draguer varient selon les âges. Jeune : baiser. Vieux : ne surtout pas baiser, jouir du désir qu'il suscite et frustre. 30-40 situations rares : complicité possible mais attention car les tendances des autres âges peuvent émerger à tout moment.

Sans alcool, beaucoup de relations sexuelles n'auraient pas lieu (une banalité !)

Le premier regard est un ver luissant ; le premier baiser une loupiote ; la première caresse une torche puissante ; la pénétration un plafonnier ; la discussion post-coïtale est rarement de la splendeur du soleil.

Ils savent blesser l'ego en quelques mots ; peu le fortifient, aussi longtemps qu'ils parlent.

Les séducteurs se répartissent en deux groupes : le plus grand réunit les collectionneurs, au coeur pris à d'autres fins ; le plus petit est pour ceux qui aiment à chaque baiser.

Les fidèles se répartissent en trois groupes : l'immense majorité n'ose pas et s'en veut à vie ; plus mince ensemble : ont raté l'unique opportunité, s'en veulent à vie ; le dernier, pas si petit : n'y ont jamais pensé.

La prostitution : offre florissante sans aucun consommateur. Certains ont "essayé une fois pour voir". Cela contrarie la loi du marché. Nous n'en saurons pas plus.

Les hommes nous aiment pure mais très attractive pour les autres hommes. Eux-mêmes ne sont jamais "faciles".

Trouver un mari sans généralité est un problème insoluble.

6. luxure

C'est une histoire de des fois des fois.

Le type me prend par la main, je le connais très peu, quelques minutes pleines de vin, il est moite et son visage rouge, il attire, prend par la taille en arrivant de derrière et saisit tandis que je nous prépare le café après déjeuner, mon visage contre le sien, regard vague mais perçant mais insistant mais rieur mais complice mais dominant, la langue pénètre dans ma bouche doucement, ou il pose juste effleure pour coller joue contre joue respirer mes cheveux, ou elle s'immisce sans choix de dégagement, impérative. je mouille. il me caresse ou pas, les seins ou les fesses, il prend son temps veut sentir mon désir, au contraire s'en fout et appuie ma tête vers la bragette fermée, ouverte, je dois ouvrir. Il bande déjà, plutôt mou, érigé, petit, trop rouge ça me surprend et ça me dégoutte, noir mais un peu de rose au bout, ça rentre ça sort, avec la langue il décharge tout de suite et son sperme coule en secousses longues tandis qu'il geint fort.

Nous sommes en retard pour l'aéroport mais il m'arrête avant que je sorte de la chambre, retrouver son père qui m'emmène, il ouvre sa bragette, me dit suce moi avant de partir. je n'ai pas envie. je me mets à genoux je lèche il se branle ou il a les mains derrière le dos le vent bas contre ma jupe, je sais que la vue est superbe mais je regarderai plus tard, il gémit en disant mon dieu mais dans une langue que je ne connais pas j'aime sa bite pile qui rentre pile là où il faut et excite et pilonne et je jouis même sans lui de ma gorge et il crie oh oh mais je ne peux pas crier facilement moi, là, ben non, il appuie ma tête trop au fond j'aimerais respirer mais avec mon nez bouché il dit salope tu aimes ça mais non j'aime pas j'attends que ça passe il dit je t'aime il dit silence il dit je vais jouir il dit rien on sent le sexe qui durcit encore plus que ce n'est pas possible, ça pulse de la base et je jouis sa bite s'agit comme dans ma chatte je crois presque rien qui sort et tant mieux c'est amer selon le régime alimentaire.

C'est mon mec qui a eu l'idée, tout le monde me regarde, ce n'est pas lui qui prend ma tête, ils ont pris le temps de me chauffer et l'autre s'occupe de ma chatte avec sa queue énorme, je ris des langues sur l'intérieur de mes cuisses, des deux bites qui alternent, je ne reconnaissais aucune queue ici étrangère froide grise je suis à poil mais sans poil parce que ça se fait, on me tient on enfonce je m'étouffe tout le monde s'en fout doucement il se retire et s'inquiète, roule un patin, l'autre m'embrasse les seins, il vide et je bois autant mes larmes que la semence d'un autre qui s'y met aussi, tous approchés, un me lèche et l'autre suce son copain et on jouit sans savoir de qui, des fois il y a des rires, que de mecs, je suce mille fois et mille fois et je m'évanouis, nous sommes enlacés et les deux garçons encore plus ensemble, je me réveille seule par terre, ça continue partout dans la maison, je ne sais même pas où sont mes habits.

Dans le lit sa bite a le goût de ma mouille toute étalée sur nous sur tout il est timide conquérant il bande encore après s'être vidé il s'approche de l'oreiller et s'installe sur moi la bite sur mon nez que dois-je faire ? il m'attrape et me lève j'enfourne j'enrubanne du bas vers le haut vers le bas trop gros gland trop grosse bite jolie voire attendrissante pour tout prendre plein de poils qui étouffent c'est un enfant presque un vieillard presque la peau des couilles qui bat sur mon menton je les lèche c'est moi qui bouge la tête c'est lui qui bouge les reins il ne veut pas jouir ça dure ça dure je regarde l'heure mais sans que ça se voit

je m'emmerde il me caresse la tête j'approche le plus possible et la tient fermement sans vraie violence rien que ça je l'aime je détends le plus possible pour moi aussi jouir mais. il parle doucement avec sa voix grave comme profitant juste du spectacle et ne sentant rien sans ménagement et ça sort tout d'un coup rien vu venir même pas il tremble.

Je l'ai embrassé il n'a rien demandé et je lui mets ses mains sur mes hanches mes seins mon cul c'est mon amant de toujours qui met la main dans le jean pour sentir entre les poils mouillés le bout dur j'ai décidé autre chose il ouvre les yeux étonnés il penche en arrière le visage aveugle la main ouvre la bragette si vite il ne bande même pas encore mais aimerait mais ne pourra pas mais a déjà déchargé dans le froc avant que je l'atteigne je tâte un peu de ma main le dard victorieux en disant je vais te sucer et tu vas me jouir dans la bouche comme ça je connaîtrai tes pensées mais c'est un mensonge, même les hommes ont plus de pensées que ça. il s'inquiète rigole ne débande en aucun cas les joues rougies langue gland prépuce inexistant ou roulé grosse bosse qui bute à chaque mouvement il retire vite son pantalon et ses chaussette et tout pour à l'aise il reste avec son caleçon orange plein de têtes de mort ça ne s'invente pas à son âge ridicule beau enfantin je m'assieds les genoux par terre les pieds bien calés ça n'avance pas il faut branler sucer branler le doigt dans le trou du cul de plus en plus profond il regarde en l'air il dit je vais jouir je rapproche du gland je m'éloigne du gland ça tombe sur le nez les joues les cheveux les yeux je goutte suspicieuse ça sort trop vite des litres qui inondent la gorge.

Ca fait longtemps que je ne l'ai pas fait, il doute de moi ne croit plus au désir si je n'aime plus sa bite c'est tous les matins, au réveil un petite pipe pour la bonne humeur uniquement dans le grand canapé où je peux m'installer tranquille et la musique est bonne une bite! j'aime bien son gland il faut que ce soit joli sinon ça dégoutte et c'est souvent n'importe laquelle ira bien, tant que ça désire je ne lui laisse pas trop le choix il me la met sans demander il est content il ne sait pas qu'une fille aime ça il remue tout doucement il sursaute comme si l'électricité ça fait mal il ne gémit même plus tellement il a du mal à respirer je veux pas qu'il meure j'hésite un peu ses yeux révulsés confiants méchants pourquoi il croit que je fais ça à tout le monde et il le dit maintenant? j'avale. je crache. il manque de tomber de la colline en disant "oh quelle belle mort ce serait".

7. avarice Depuis que j'écris, c'est seulement pendant les transitions que je peux me concentrer suffisamment pour lâcher quelques phrases définitives. En sortant des habitudes, je connais la dynamique un peu rafraîchissante des idées accumulées qui coagulent sur un objet. Mes lieux favoris pour retrouver l'essentiel des contradictions : les aéroports. Les files étirées, l'énerverment des enfants, le mépris des personnels fatigués qui se protègent de la surpopulation en exhibant un masque administratif. Dans le non-temps de l'avant-vol, pleine de patience face au retard de l'appareil : la fatigue du mouvement de foule crée le rêve et j'ouvre un carnet.

Dans les lieux publics, rien de plus facile que d'écrire sur les gens. Facile et délicieux, puisqu'on laisse échapper son imagination, on rend réel des rêves, sous le regard même de celui qui est concerné. J'écris. Je regarde le garçon en face dans le train, et je le fais vivre. Description, d'abord puisque le contact n'est que visuel. Prise de conscience d'indices, je découvre ce qui rend beau le jeune homme, je décide si je continue mon observation ou si je laisse aller l'enveloppe, je la relâche dans l'univers : le sac, les chaussures, barbe ou non, cheveux (les dreadlocks : très mal cotés), une fois les habits classifiés, je passe aux tics, aux fesses, et finalement aux mains. Je rentre dans l'intimité sans avoir été autorisée. Je joue avec les possibles, il apparaît devant mes yeux et je sais même décrire ses goûts culinaires. Mais mon rêve est ailleurs. Il me regarde et me voit écrire, ce n'est pas un regard inquiet pour une fois, il sourit. Il sait que j'écris sur lui et la curiosité le fait rire. Il s'approche pour me parler (n'importe quelle réplique ferait l'affaire, c'est la douceur de la voix qui est importante dans ces moments-là) « ce n'est pas très poli d'écrire sur les gens. Il n'y a pas trop de risque de voler leur âme ? ». Des premiers mots, on fait une discussion, et la fameuse rencontre fortuite déroule une vie. On devient amis, amants, époux, on joue à la belote, on va au cinéma, on s'embrasse, on s'oublie sitôt descendu du train. Ce rêve n'existe pas et je reste seule avec mes crayons et mes livres de notes qui parlent de beaux humains croisés une fois sur terre. Personne ne m'a jamais parlé quand j'écris.

Récemment, ma pseudo-fièvre de création a pu trouver un nouveau contexte. C'est dans un calme presque parfait que se fait la collision des pensées. Aujourd'hui, regarder deux porcs copuler. Je suis à la campagne, où je fuis l'agitation humaine que j'ai tant recherchée. Les cochons se donnent du plaisir créateur. Ils se fichent autant que mes contemporains de mon regard inquiet. Regarder les autres et se demander ce qu'ils pensent et pourquoi ils agissent. Voilà le travail de l'ethnologue. Vain beau travail qu'il s'est attribué celui-là.

En ce moment le seul contact humain qui ne me hérisse pas, je le vis dans les lieux où les hommes ne sont pas. Pas spécialement les toilettes - pendant le remaquillage, si leurs corps sont absents, leur présence flotte comme un motif obsédant, ils sont de l'autre côté du mur, attendent madame dans le musée, dansent furieusement dans la boîte - leur regard captera les efforts faits face au miroir. Il existe à l'inverse des lieux plus secrets, dont tout le monde fait mine de se désintéresser, mais qui sont les plus paisibles. Clairement, les bains ont la médaille de la découverte de l'autre sans nécessaire tension sexuelle. On voit des femmes avec de vrais corps, qui sont certainement dans leurs plus beaux moments puisqu'ils se lavent et se détendent tout en discutant avec des proches. La chaleur et l'humidité font lourdement tomber les cheveux et perler la sueur qui inonde les fronts, les fesses. On peut à l'occasion parler des hommes mais on voit qu'ils n'ont pas d'espace. Aucune des femmes

ne pense aux autres comme concurrente : au pire on s'évite poliment, au mieux on se sourit ou on se masse. Au bord de la Limmat, de vieilles femmes descendant du ponton de bois pour remonter un courant glacial. Après avoir plongé des mois durant dans la mer des Caraïbes, je suis ahurie que le corps humain puisse supporter un tel froid. Celles-là sont riches et ont appris l'ignorance, on ne peut pas saisir leur regard. Mais je peux observer dans leurs corps comment le temps est devenu histoire - apprentissage impossible chez les hommes, un regard curieux est toujours plus ambigu, dangereux, interdit parfois.

Les cochons finissent leur activité et commencent à manger. Il fait très froid, mes meilleurs amis habitent dans le sud où il fait beau et chaud en ce moment. Je n'ai pas envie de prendre le train. Il faudrait en plus porter les valises. Je vais attendre ici que Lelia et Jacques repassent avec leur voiture. Ils me préviendront en laissant un message au voisin, avec qui je prends l'apéro tous les jours. Il a soixante-dix ans et en ce moment retourne à la charrue le champ devant sa maison. Tous les matins, les cris qu'il répand sur son cheval d'apparence docile, me réveillent. Il vit à l'heure du soleil, et me forcerait à un dîner à six heures et un lever aux aurores si je le suivais vraiment. J'ai essayé de l'aider pendant quelques jours dans la phase de désherbage. J'espérais réduire mes insomnies par la fatigue. Échec. J'ai essayé de travailler en reprenant des activités pour lesquelles j'ai été un jour payée. Impossible de cliquer sur un lien qui me propose des informations cruciales, impossible de rêver avec google. Depuis quelques temps déjà je consulte mes mails sans y répondre. Barbara m'a signalé l'arrivée de factures embêtantes il y a déjà un mois, je fais la sourde oreille. Je ne réponds pas, je lis, je n'efface pas. Je n'ai plus de shit et ça me manque plus que prévu : je ne dors plus. Je fais des flambées dans la cheminée et le tas de bois diminue. Sensation d'hiver, ralentissement, se cacher dans (l'hiver, la maison, se cacher). Au dessus de la cheminée, pour le souvenir :

The fish doesn't think because the fish knows everything.

(Ce qui est faux mais beau, ou l'inverse)

La lune éclaire la centième scène de cul dont je suis témoin dans ce jardin. A toute heure monsieur et madame cochon se livrent à leur passe-temps favori. Favori après manger, tout de même. Je me raconte une histoire. Dans une société rêvée, dès qu'un conflit est proche d'éclater, on signale au.à la fauteur.se de trouble que cette excitation si agaçante pour tous pourrait aller se régler aux toilettes. Et le tendu d'aller se masturber - geste de grand civisme et signe de reconnaissance que l'ordre public ne doit pas être mis en danger par le déséquilibre hormonal d'un individu. Quand les situations s'enveniment on suggère aux deux membres en opposition (ou trois, ...) d'aller régler cela au lit, baiser règle presque tout, n'est-ce pas ? Les sages savent tous les vertus de la masturbation, qui apporte plaisir et sérénité à la populace et permet de réduire le nombre d'agressions en offrant le loisir d'une pause introspective aux esprits échauffés. Le temps passe. On sort de l'âge d'or. De nouvelles valeurs commencent à s'imposer, on repère le principal vice de l'activité bénie : elle prend du temps. Les anglo-saxons sont passés par là et la nouvelle loi touche les jeunes. Dorénavant face à une situation de crise, à tout individu de qui émane l'énergie créativo-destructrice de l'excitation sexuelle il sera prescrit : une dose de bromure (version hightech). Puis on imagine la suite : cette belle civilisation qui sombre dans l'abrutissement, les forces du mal posent les gens devant la télé où ils regardent à l'occasion des pornos, en cachette

de leur femme, et où les embouteillages sont catastrophiques quand les gens ont oublié leur dose à la maison.

(Cette histoire est bien triste.)

Il fait froid. Je rentre me coucher.

Chère Léo,

Hier, j'ai reçu ta lettre. Je suis plutôt content que tu l'aies préférée à l'email pour communiquer avec moi. Je ne prétendrais pas que c'est un média à but uniquement professionnel et que les épanchements personnels n'y ont pas cours, mais l'échange de 0 et de 1 m'agace trop pour engendrer le plaisir.

Je découvre que je t'ai un peu touchée. J'ai repensé une ou deux fois à notre rencontre, superficiellement jusque-là. Cela me fait plaisir que tu aies repris contact après si longtemps, cela a du sens pour moi.

En ce moment, je suis à la recherche du rythme juste, et cette quête me prend l'intégrale de mon temps. Ma femme est partie parce que je la négligeais, ce qui est tristement habituel chez moi. Je ne m'en vante pas et j'en souffre. Pas une n'est restée, tu sais. Je crois que souvent les hommes ne savent pas montrer aux femmes qu'ils n'ont pas que désir sexuel pour elles, et cela semble les lasser. Je suis bien un incapable, mais pas nécessairement méchant, et je crains que rien ne s'arrange pour moi quand le sexe diminuera, justement. Ma quête du temps ne m'en laisse pas. Je crois qu'aucune de mes quêtes ne m'a mené quelque part. Je le sais, en fait, puisque j'en ai encore une nouvelle. L'ultime apprentissage des quêtes devrait être de savoir s'en passer. Abandonner sa peur de la mort pour accepter que le monde existe intégralement hors de soi. Pas de lâcheté, mais ...

Mais je ne sais plus. J'ai arrêté la philosophie quand mon chien est mort. Bien sûr que ça avait toujours été une activité dérisoire. Et puis pas vraiment. Personne ne sait quand il veut arrêter de justifier ses névroses. J'ai arrêté de les traduire en mot pour les imposer aux autres. Je crois maintenant que tout le monde doit être libre de ne pas penser. Et je sais maintenant qu'il faut surtout du temps pour vivre avec les autres. Avec les autres malgré soi.

Je ne peux rien dire sur le plaisir et le désir. J'ai eu ton âge, et tu n'as pas eu le mien, donc je devrais savoir plus de choses. Mais le temps n'est pas un allié simple, et les générations ont du sens. Je crois tout simplement que je suis né trop tôt et dans ma sexualité originelle, les femmes n'avaient pas encore la liberté que tu connais, ce n'était pas une évidence et nous avions d'autres problèmes. Je n'ai pas et n'ai jamais eu peur de la force de mon désir. Il faudra demander à de plus jeunes que moi. Je m'étonne un peu de ton écriture obsessionnelle de textes érotiques, qui m'a toujours semblé un exercice douloureux. Si j'aime lire des ouvrages érotiques ou pornographiques, c'est à l'envers. En sachant que ces choses n'existent pas mais que leur écriture et leur lecture existent bien. Et je m'en veux d'être du côté des lecteurs. Si le roman est admirable c'est qu'il est facile d'envier à ces auteurs leur sensibilité aux détails, des minuscules aux trop énormes. Oui : je suis envieux des romanciers parce que rien ne m'étonne. Je ne lis plus de roman.

Comme tu vois, je suis un être qu'un journaliste d'une chaîne privée qualifierait de désabusé. (Et je viens de m'affadir en une phrase, c'est beau et encore vain. Tu notes que je ne peux pas m'empêcher de ponctuer mes écrits d'emphases démesurées et de commentaires sans fin, tu commences à percevoir la vraie raison qui me fait abandonner l'écriture : le mépris de ma propre prose).

Par contre, mon envie ne s'étend pas comme la tienne aux générations futures. Non, l'idée que mes arrière-petits enfants à naître percevront le monde en 9 dimensions parce qu'ils l'apprendront à l'école ne me fait pas bondir. Je ne sais toujours pas ce que signifie la « relativité » et me rends compte régulièrement que la théorie de Darwin n'a pas exactement le sens que je lui prête. Mon retard est dû à une négligence que je ne saurai rattraper. Mais en ai-je besoin ? je continue à croire que mes sens portent déjà trop d'informations. Pire : pas les plus importantes. Mon dentiste m'assure que mon implantation dentaire commence à poser des problèmes et que déjà ma mastication a dû en souffrir. C'est embêtant d'entendre un inconnu dévoiler ces détails sans ménagement. On dépend des autres et de leur savoir d'une façon qui agace de plus en plus. Bien sûr, je parle pour moi. : ça m'agace. Alors je ne peux te contredire mais ne sais si tu as raison, qu'il faut peut-être avoir des cadres de pensée nouveaux. Mais combien pouvons-nous reconnaître ? De combien pouvons-nous profiter ?

Quelques anecdotes pour remplir cette seconde feuille. Hier dans un livre à la bibliothèque, j'ai trouvé une carte annotée et oubliée. En retournant j'ai découvert qu'il s'agissait d'un faire-part de décès, au nom d'un ami parti il y a déjà trois ans. J'ai ressenti une brisure et ai maudit longuement celui qui avait griffonné si maladroitement ce carton sacré. Le choc m'a empêché de travailler : quel sagouin avait pu faire ça ? Aujourd'hui, cette anecdote ne provoque aucune émotion en moi et je m'étonne même d'avoir cillé.

Ce matin, après avoir entendu parler d'un ancien collègue à la radio, je pensais sous ma douche à une vieille histoire, et j'ai pu sentir combien je suis éloigné de celui que j'étais il y a trente ans. J'avais encore une image idyllique du monde académique, sûrement celle des gens de la rue. J'étais détenteur du savoir et du jugement, j'allais éclairer le monde qui aurait tout intérêt à m'écouter. Passons sur le ridicule.

Pendant une soutenance de thèse, la première à laquelle je participais, la tension était palpable. Ce collègue dont le nom ne te dirait rien avait été invité et d'autres membres du jury se demandaient pourquoi. C'était un monsieur plus vieux que tous les autres, le regard du patriarche agacé et lointain, qui émettait des bruits secs et raclés durant la présentation, qui ne présageaient rien de bon. Je ne me souviens plus vraiment la teneur des échanges mais s'il ne déstabilisait pas directement le candidat, sa désapprobation s'attardait autant sur le fond que la forme, la question centrale dont il ne comprend pas le sens, les conclusions dont il ne voit pas comment on les a atteintes. Le plus marquant n'était pas ce qu'il disait, mais son ton - cassant et insistant sur des détails - ou du moins ce qui pouvait sembler des détails mais qui me semblaient tout aussi importants qu'à lui. Juste ignorés par l'impétrant. Quand nous nous sommes réunis après la soutenance, il s'est mis à pester qu'il en avait assez de tous ces choix si idéologiques, que cette méthode stupide et sans nouveauté mais qui se veut neuve l'agace et que l'imbécile qui nous a présenté son travail n'est qu'un suiveur. Il n'a pas l'intention de donner les félicitations à quelqu'un qui n'a fait que copier des protocoles d'expérience sans rien inventer et dont les résultats sont si mal interprétés. Il ne supporte plus l'incapacité à prendre parti, la prétention à la neutralité, l'insertion dans une communauté déjà figée. Des choses comme ça. Je me souviens qu'à un moment il s'est écrié "Où va-t-on ?" et j'étais content qu'il n'ait pas fait ça devant la salle, malgré tout le

mal que je pensais du candidat mais surtout étonné, puisque les jurés utilisent souvent cette occasion comme tribune pour se faire mousser. Les autres ont contre-attaqué, et le jury était : huit en tout. Une discussion à bâton rompu s'est engagée. J'étais le seul de moins de 40 ans et je n'en avais pas 30, pendant un long moment j'ai regardé par la fenêtre, bien décidé à ne prendre la parole que si on me le demandait. Ce qui n'est pas arrivé. J'étais content que ce type ait exprimé un malaise que je ne savais pas dire, face à ces gens brillants posés sur des rails, souvent arrogants. Il a dit que la pensée n'y gagne pas et je me répétais sa phrase en boucle pour ne pas entendre les autres. Finalement il y a eu une petite altercation entre lui et un homme adipeux et laid, qui a beaucoup travaillé avec le jeune homme et se sent insulté (à raison) par les remarques.

C'était une journée d'une grande cohérence : où les gens imbéciles avaient des physiques repoussants.

Alors que la discussion s'éternisait et que la plupart voulaient passer au vote, le vieux est reparti de plus belle en se moquant des soutiens que le jeune a reçus, son prix dans une conférence, son best-paper award de l'année, cadeaux de politesse pour son encadrant. Il s'est mis à remettre en cause toutes les références qui étaient normales dans cet environnement et auxquels certains s'accrochaient. J'exultaient sans le montrer : je n'osais toujours pas le regarder. Ni parler. Je pense qu'à ce moment j'avais peur de passer pour injuste et envieux : la différence d'âge avec celui qui est jugé est si faible. Mais l'idée que cet odieux abruti puisse ne pas recevoir la meilleure mention m'a mis dans un état second, comme si la justice existait sur terre, enfin. Même avant le début de la délibération, j'avais décidé de voter contre les félicitations.

Après les votes, le dépouillement. Il y a sept voix pour, une voix contre. Souffle coupé, je regarde l'accusateur. Il me fait un petit sourire. Plus tard, en m'amenant une coupe de champagne, il dit « je ne peux pas prendre toutes les responsabilités. Je ne suis plus à l'âge où on peut se permettre d'agir si fortement sur une carrière débutante ». Un homme qui avait une réputation de salaud....

Je te laisse te débrouiller, mademoiselle aux jolies fesses, parce que je ne veux plus prendre de responsabilités non plus. Le temps est passé. Croyant bien faire, j'ai toujours choisi le pire : qui pourrais-je conseiller ?

Je vais conclure cette lettre par mon classique « bonne nuit, il est l'heure pour moi de me coucher », même s'il est presque midi.

Je prends grand plaisir au mensonge épistolaire.

Amitiés,
Julien V.

ps : pour les quatre vertus cardinales, sans vérification, je pense qu'elles sont prudence, tempérance, force et justice.

pps : je n'ai pas tout compris à tes histoires de cochons.

1. justice

Quitter un mari, deux enfants - échec n°1 - (*La tempête*)

- Jonas soupçonne soudain un élément extérieur perturbateur et demande si par hasard...
- Eloïse avoue
- Jonas s'agace, se désespère, ne dort pas
- Jonas s'enrage et devient fou
- Jonas provoque l'autre en duel et exige qu'il vienne immédiatement se faire couper les couilles
- Jonas redescend et pleure "bouh c'est de ma faute j'ai été tellement con que tu es tombé amoureuse ailleurs"
- Jonas reprend du poil de la bête et demande si c'était déjà arrivé
- Eloïse avoue de façon très minimaliste, mais précise bien que c'est la première fois qu'elle tombe amoureuse
- Jonas s'en veut
- Jonas en veut à l'autre
- Jonas s'énerve de nouveau, s'approche de façon très effrayante de Eloïse qu'il bouscule et à qui il fait semblant de couper le cou
- Eloïse ne pense même pas à casser son bras, reste bien droite en regardant dans les yeux, pas effrayée (en apparence)
- Jonas palabre des heures, dit du mal de l'autre
- Jonas palabre, dit du mal de lui
- Jonas appelle l'autre en l'enjoignant de venir lui expliquer ce qu'il veut faire de sa femme
- Jonas abandonne tout pour ne pas gâcher une idylle qui s'est créée à cause de lui
- Jonas veut défendre ses enfants et réaffirme qu'il aime la femme de sa vie
- Eloïse parle à l'autre une heure au téléphone pour chercher à avoir un autre son de cloche, et découvre que l'autre est aussi nul que Jonas dans la communication, mais autre style
- Jonas ne pense plus qu'à faire l'amour à la femme de sa vie, il en parle dans tous les sens
- Jonas dort un peu
- Jonas retourne en boucle par à peu près toutes les phases toute la journée, un peu atténué
- Eloïse se demande si elle n'est pas un peu chienne à se plaindre d'avoir deux mecs chouettes qui se battent virtuellement par amour pour elle
- Jonas n'arrive pas à dormir et tourne en rond
- Jonas sature sa femme en la repaissant d'amour ; marque son territoire ; elle ne pense plus qu'à se reposer
- Eloïse se réveille en ayant marre de tous ces crétins qui lui prennent la tête
- Jonas est de mauvaise humeur
- Jonas est chiant toute la journée, mais Eloïse sort les enfants, invite des petits copains pour leur changer les idées

- Jonas repasse par toutes les phases d'affirmation et de doute toute la journée
- Jonas ne pense plus qu'à faire l'amour à sa femme
- Jonas s'endort bien
- Jonas se réveille de bonne humeur
- Eloïse appelle l'autre qui lâche l'affaire en pleurant, comme le faux prince charmant se révèle - soit disant qu'il faut pas briser une famille
- Eloïse entend l'autre tomber d'accord tout seul qu'on arrête les conneries
- Eloïse le dit à Jonas soupçonneux de la durée du coup de fil
- Jonas écrit un sms de remerciement à l'autre
- Eloïse se sent vachement mieux et croit que la communication perdue peut repousser
- Eloïse n'oublie pas que rien n'est jamais acquis, surtout quand on est une Eloïse.
- L'autre joue de froideur, s'écarte alors qu'il pleurait hier, jurait l'amour l'instant d'avant
- Eloïse corps noué ne voit plus que mensonge et inconstance, se remet en le méprisant
- Eloïse est-elle un être à la sagesse planante et la mansuétude irisante, ou un pantin ridicule qui se laisse attendrir ?
- Eloïse s'efforce d'inventer de nouveaux plaisirs licites dans la compagnie des hommes
- Eloïse s'ennuie, engluement poisseux qui persiste sous le pied après avoir écrasé une limace (par distraction).

2. prudence

Se rassurer.

Processus de.. se rassurer.

Savoir qui on est où on va, se trouver cohérence et être capable au moins une fois par mois de ressentir LE trouble. Là où ce n'est pas net, clair, visible, audible, c'est trouble : je reconnaiss le mâle et il (semble) reconnaît(re) la femelle.

Un vieux. Ca, c'est un vieux. Normalement, le vieux c'est gris. Pas moche. Gris terne. Pas gris cheveux : gris posture, stature, manque de fragilité et de spontanéité.

Ah, ben voilà un qui est vieux mais sexy.

Il surjoue un peu au premier abord. Surjoue surjoue le prof. Monsieur respectable qui s'est tapé un peu top de lecture d'un peu trop de grec ancien et un peu trop de collage de pots datés-situés avec les pigments et du carbone 14. Ca rend rigide.

On rigole pas. C'est trop de boulot pour prendre à la légère. Moi, j'ai sué sur mon grec, je plaisante pas, je vous le dis, pas question qu'un petit rigolo dilettante ou qu'un jeune mal peigné vienne me regarder sous l'angle qu'il faut pas.

[par dessous - par dessus]

C'est un mâle pas mal. J'adore la chemise et la veste - prof-de-fac-tendance-lettres-anciennes-philo-histoire qu'on ne trouve sinon que chez les psychanalystes lacaniens (version bedonnante).

(je parle pour la province, à Paris, ça se promène partout au clair de lune, la veste sus-cités).

Mais j'ai plus l'entraînement, j'ai plus le droit de draguer. Il me regarde dans les yeux, je baisse - clic-clac je ferme le visage

clic-clac, comme si de rien n'était [on y croît !]

Suis-je encore capable de draguer ? Sûrement mais ce n'est JAMAIS le moment. Ai-je encore envie ? Oh putain de ta mère oui trop fort ! Que tous les petits gars se cachent ou ils vont se faire manger l'innocence et la candeur, bouffer la pureté et le regard franc, perversifier les instincts primaires, dérouter le flot hormonal, je vais te les rendre fous pendant quelques heures, prêts à tout pour posséder, et oublier après (s'il vous plaît ! qu'ils oublient tout de l'abandon, de la peur, du doute devant le saut dans le vide, qu'ils croient à leur force et leur séduction, ne découvrent jamais que je les ai manipulés en faisant croire que [moi fragile] [lui profite] d'une proie facile, docile. L'ascendant c'est eux, la femme c'est moi et elle est là où on la veut : objet, déesse, pute (option majoritairement souhaitée), maman, collègue de survie, pote, je fais tout ce qu'on veut pour avoir ce que MOI je veux.)

Je veux quoi ?

SÉDUIRE ET COPULER

Parce que c'est
futile et essentiel
facile et angoissant
léger et existentiel
gai et apeurant

sans conséquence et risqué.

Parce que c'est intéressant - qui est-il finalement celui que se pare de tout cela ? [veste, chemise, tête et posture de prof, vocabulaire idoine, regard droit perçant, occupations de prof - musée, livre, invitation à dîner, sport, tout ça de prof - bouffe de prof, lunettes, bordel dans son bureau, chaises arrangées pour que le prof puisse recevoir ceux qu'il doit recevoir (les étudiants), projet de prof, démarche de prof dans la rue, les transports en commun, souvent un peu asymétrique, pour porter ce sac de prof et qu'on reconnaîtrait entre mille (parmi la démarche de soudeur, de boulanger, d'expert-comptable, de statisticien, de danseur, d'ostéopathe, de conseiller général, d'agriculteur industriel spécialisé dans le maïs (qui n'a rien à voir avec), l'agriculteur industriel plutôt spécialisé dans la volaille, le marchand de biens (assez proche), de l'arnaqueur professionnel, le libraire, le gestionnaire, le directeur (CAR TOUS les directeurs, de toutes les institutions et toutes les organisations dans tous les champs d'activité humaine ont exactement la même démarche, c'est à savoir, moi rien ne m'étonne plus)).

Donc j'ai mon prof, là, plein d'attributs identifiables et comportements incomparables. Il EST le prof.

mais mettez le tout nu
le chibre en l'air
les papilles retournées par des odeurs dont son cortex ne sait que faire
des flots de reptilien qui déferlent entre ses oreilles en travers de sens qu'il ne savait pas si
affutés
[innocence du non-biologiste]

Et là, il y a un homme.

C'est l'Homme-même, un des rares moments où on l'aperçoit, tendu vers un but que je partage et approuve (mon cortex ne gère pas mieux le reptilien).

Un jeu d'abandon qui n'est plus un jeu puisqu'on frise encore et toujours la crise existentielle fugace, on trempe dans la soupe originelle et la foudre jaillit en création.

Si ça se passe bien, on est content après aussi, on s'est vu tout nu, manipulé par tout ce qui vient d'avant et se met au-dessus.

Si tout est comme ça devrait être, on est détendu

Quoique le premier problème se pose :

- ♀rêve de recommencer dès que possible - et l'âge de la fertilité en chute libre titille l'instinct [qui un peu crétin, se fait berner : il n'a pas compris qu'une capote éradique ses efforts]
- ♂ne souhaite que s'évader au plus vite (partir chasser, construire un pont, écrire un livre, vite le plus loin possible, n'importe quel prétexte fera l'affaire). Il aura peut-être de nouveau envie la semaine d'après, l'année suivante, un jour, réapparaît en pensant que c'est le bon moment ; peut-être envie plus jamais, trop de tracas pour juste ça.

Bref, tout ça pour dire.

Bref, tout ça pour écrire.

Que ce gars-là, tout sérieux et d'apparence sûre de lui dont j'ai fui le regard pointu.

Je l'aurais bien regardé dans la nudité intemporelle de sa virilité désocialisée.

(et quand je dis regardé, on sent que j'atténue, je métaphore, je décale, distance, minimise, j'évite de scruter, pour juste survoler).

J'aurais bien senti son poids, ses mains et son désir
découvert des cicatrices et tracé des lignes de frissons ;

Bref, baisé, quoi.

Mais en plus doux et plus joyeux - un credo.

Et si je suis si rassurée, c'est que cette apparition de moi, le désir simple, est bien rare en ce moment.

Et malgré cela, j'ai baissé les yeux, clic-clac.

3. force

Le jeune homme que j'ai vu,
sans même savoir ce qu'il fait,
montre son ventre, son torse, nu,
en ôtant un pull trop épais

engendre un trouble et l'ignore,
un monde poli, sans désir : hors
mariage, couple, pas d'attraction
(on vit aujourd'hui en France)

Je le hais autant qu'on le peut
d'un homme qui fait ce qu'il veut
des sentiments (des sensations ?)
pulsions, mélancoliques obsessions.

Et mon mari pendant ce temps
ignore tout de mes combats :
depuis des mois à aucun moment
je ne cérai à ces envies-là.

4. tempérance

La nuit que je n'ai pas passée avec ksd

Je n'ai jamais couché avec ksd. Il faut dire que je ne l'ai jamais rencontré. Lors du premier coup d'oeil, je n'ai pas perçu son regard d'acier transperçant, ni n'ai senti mon dos frémir sous l'impérieuse objectivation qu'il a immédiatement imposée à mon corps. Je n'ai pas passé de longues minutes à éviter son regard, ne faisant pas semblant de discuter avec mon voisin immédiat bien qu'une chaleur ne traversât pas l'espace qui nous séparent. Je n'ai pas fui quelques instants vers les toilettes, ni gênée ni troublée, et n'ai pas volontairement fait le tour de la table par la droite évitant de passer derrière lui. Après quelques instants de tranquillité, je n'ai pas été surprise, à la limite du choc, lorsque je l'ai vu dans le couloir, à ma sortie des toilettes, lui qui ne s'était certainement pas absenté sous un prétexte fallacieux de l'assemblée des convives. Je n'ai pas hésité avant de prendre sa direction, ne sentant pas que l'attention qu'il ne portait pas à son téléphone était un mensonge qu'il ne m'adressait pas. Je n'ai pas plus frémi quand il ne m'a pas saisi le bras, très près du coude, d'une main qui n'était pas ferme, et n'a pas murmuré en ne plantant pas ses yeux dans les miens « Dans ma chambre, après, 802... ». N'arrêtant pas mes pas sous le choc, je ne me suis pas vu acquiescer par réflexe, ni lui se retourner sans un regard vers moi, d'une démarche qui n'avait pas changé depuis le matin, rien à voir avec un Robert de Niro boxeur un peu épaissi par l'âge. Et je ne suis pas restée là, plantée, ne m'interrogeant pas sur mon abandon immédiat, un oui qui serait si perturbant s'il avait été prononcé que j'oscillerais debout, plantée, trifouillant les raisonnements échevelés. Mais cela ne se passait pas et je n'observai pas les fleurs du vase disproportionné dans le couloir sombre en ne tâtonnant pas autour de la curiosité malsaine qui me poussait vers l'homme célèbre, le queutard international, l'incarnation de l'ennemi de classe, le rapace méprisant, ou pire, en n'acceptant pas que peut-être simplement, sa main sur mon bras (très près du coude) n'a pas créé en un instant un désir fou, et que ce salaud n'est surtout pas un homme outrageusement et renversamment séduisant, au fin fond de l'odieux purin mental dans lequel on aurait pu le classer à force d'anecdotes rapportées et soigneusement choisies dans lémédias.

Je n'ai ainsi ni repris courage, ni décidé de retourner me saouler un peu plus au dessert dans l'attente d'un mouvement définitif. Et mon cœur ne battait pas chamade en crescendo, effréné il n'a pu devenir, le temps ne passant pas avec cette lenteur propre aux fins de repas où les bons mots ne se doivent pas de fuser et de finir en joutes verbales, monsieur et monsieur ne se provoquant pas pour le centre de l'attention et moi ne babillant pas légèrement entre voisins charmants et intelligents. Je ne me suis pas levée, léger tangage d'excès, n'avançant pas vers mon officielle demeure, étage pas choisi dans ascenseur, au revoir non prononcé, sans accélération sur les derniers mètres ni combat avec une incompréhensible clef électronique pour finalement ne pas se cacher dans la chambre ni s'asseoir sur un lit l'esprit blanc. Et puis presque dans la foulée, ne pas se lever de nouveau, ne pas prendre l'escalier de secours pour ne pas faire semblant, ne pas trouver le numéro, ne pas hésiter puisque que ce n'était pas la seule pudeur qui me restait et ne pas frapper. L'attente n'a pas semblé longue au point de me faire douter d'être au bon endroit, et la porte ne s'est pas ouverte sur un regard un peu plus rieur, moins carnassier, mais tellement assuré et

détaché que si je l'avais vu, sûr que j'aurais tremblé en rêvant que rien de tout cela ne puisse arriver jamais. Mais dans ces circonstances qui n'eurent pas lieu, je n'aurais bien sûr pas réprimé toute hésitation puisqu'il n'aurait plus été temps, ni pénétré dans la chambre d'un pas ferme, ne répétant pas le geste de m'asseoir sur le lit, un peu plus loin dans une chambre un peu plus grande, l'esprit blanc. Il n'aurait pas tout de suite anticipé mon geste en saisissant de nouveau ce bras, juste à côté du coude, différemment mais pareil, le trouble n'envahissant pas de nouveau le corps qui n'avait pas décidé de tenter l'expérience, et sa bouche ne s'approchant pas enfin de celle que je possède aussi, ne restant poliment plaquée avant de ne pénétrer les lèvres d'un appendice lingual tout à fait décidé.

Et sur ce, on n'a pas clôturé la partie tout public.

Il ne se saisit pas de ma taille, ne se collant pas contre moi et ne tripotant pas l'arrière rebondi de ma personne puis ne soulevant pas subrepticement la robe dont je n'étais pas parée, n'attaquant pas les collants d'un geste à la fois sûr et hâtif, ne profitant pas d'un seul geste pour éliminer culotte dans la foulée. Les événements, relativement prévisibles, n'avaient ainsi pas l'occasion de clarifier définitivement la situation. Les attouchements ne s'étalèrent pas sur quelques minutes, n'augmentant ni mon trouble, ni la vitesse de son souffle, ni même encore la pléthore d'idées cochonnes inondant mon cerveau. N'étant pas vite lassé de mon entrejambe, il ne me posa pas d'autorité au sol, ne me manipulant pas fermement pour m'installer à genoux, bonne hauteur, en vue de ne pas me faire réaliser une fellation. Je ne me rendis pas de bonne grâce à l'injonction, ne sentant pas vibrer son chibre alors que l'ouverture n'allait ni ne venait autour du membre.

Je ne m'applique pas.

(C'est intemporel.)

Activité trop banale pour qu'on s'y arrête, véritablement.

(Mais le voyeurisme avant tout : les détails sont la banalité sont l'essentiel.)

Il n'a donc pas mis impérieusement les mains sur ma tête, ne manipulant pas les distances, ne forçant pas l'exploration d'une glotte dont la motivation n'augmentait pas de seconde en seconde. L'anéantissement des frontières physiques n'a pas eu lieu et tout mon être ne s'est pas oublié pas dans le monde parallèle du « je veux encore » infantile. Nous n'étions pas connectés soudain, harmonie sans objet ni existence. Je n'ai pas léché aspiré. Je n'ai pas soupesé de la main. Il n'a pas reculé pour regarder, n'est pas sorti pour se calmer ni caresser un peu ce qui de moi scintillait. La flaque au sol ne s'est pas étendue lentement ni par la suite à gros bouillons imaginés. Il n'a pas tout cessé soudainement, crispé. « Ca va ? » n'a-t-il pas murmuré en n'approchant pas ses lèvres des miennes de nouveau. Et le silence n'a pas répondu, certainement pas rempli par un hochement de tête et ma main qui ne passait pas sur mon visage.

L'observation ne lui a pas pris pas un temps méticuleux. Il ne m'a pas relevée pour dire « Dés habille-toi » et je ne me suis pas exécutée, ne m'éloignant pas un peu pour atteindre un fauteuil où ne pas déposer ce qui. En me retournant je ne l'ai pas vu sortir de la table de chevet les ustensiles adéquats et qui ne semblaient pas de trois types. Des protections il n'y avait pas. Des pilules bleues : inexistantes. Du facilitateur, enfin, qu'après ne pas

m'avoir retournée une fois de plus, il n'étala pas avec une délicatesse insoupçonnable sur un lieu qui conduisit d'aucuns à la Bastille. Et de ne pas y aller avec conviction. Une main ne chipotait pas en parallèle des attributs propres à motiver, et la sueur qui ne perlait pas de mes cuisses ne s'accumulait pas sous mes genoux, ma voix ne se coinçait pas dans la gorge pour émettre des sons involontaires, lui-même ne grognait pas. Rien ne finit après une montée et quelque ânonnements annonciateurs, son vit turgescent ne s'épuisa pas d'un coup dans la capote dans mon cul la croupe en l'air et l'air bien fin.

Il n'est pas sorti, finalement, vers la salle de bains. Il ne disparu pas. Et moi, je ne me suis pas trouvée seule, en retombée libérée seule. Ni triste ni seule, ni ignorant où je n'étais pas. Je n'ai pas pris position à l'aise, un lit n'étant pas fait pour ça, ne lorgnant pas mon environnement inconnu. Et la porte ne s'ouvrit pas de nouveau sur un Harvey Keitel sans tatouage, aucune masse à contre-jour, bloc, ombre, pas d'épaisseur, pas de chair, personne pour porter un sourire un peu connivent un peu cochon comme le regard où ça ne se logeait pas. Sans ce regard scrutateur en contre-plongée d'où ne sortait aucun mot, je ne suis pas tombée chez Morphée. Les épisodes du même acabit ne se sont pas reproduits plus tard, ne s'intercalant pas à un sommeil vite haché, jusqu'au petit jour. Et cette lumière blanche n'a pas éclairé la nudité du vieux monsieur dans le lit, dont les joues n'étaient pas plus grises que les cheveux, et qui ne dormait pas sous le coup d'un trop qui l'aurait épuisé. Je ne me suis pas demandé en partant si tout cela existerait sans aucune arrière-pensée. Malédiction. Mais sacrée non-expérience !

(Sans principe de raison)

28 Victor, merci pour ta gentille lettre,

Le facteur a sonné, pour une fois : il a tellement aimé ton enveloppe et ton faux timbre (encore passé sans problème) qu'il m'a félicitée pour toi. J'ai attendu mon café de dix heures pour la déguster, et je l'ai fait très noir, ce que je n'aime qu'à moitié mais m'a permis de prétendre que je le buvais avec toi.

Avec la belle saison, je suis souvent dehors pour travailler. Les poissons rouges¹ que tu m'as offerts il y a quelques années fleurissent toujours dès que les beaux jours reviennent. Ils embaument l'atmosphère et mettent de bonne humeur tous les passants à un kilomètre à la ronde. C'est très pratique pour réduire les engueulades des voisins (monsieur crie souvent sur madame qui glapit en retour ; j'ai grâce à toi deux semaines de répit en ce changement de saison).

Je suis désolée de la disparition de ton chat² et très contente que tu aies conservé son sourire. Je sais combien l'opération est délicate, mais ta dextérité reste la même à ce que j'en comprends. Par contre, je t'en conjure, jette tout ton chien³ quand tu te décideras à l'égorger. Il pue, il est méchant et même un petit souvenir pourrait faire persister ce caractère autour de toi. Il faut éviter tout risque de diffusion sur les générations suivantes.

Pour en finir avec les animaux et les plantes, sache que le haricot a séché, et la promesse de baobab⁴ s'en est allée. Cela a posé quelques petits problèmes avec l'autre propriétaire qui m'a accusée de négligence, et je ne sais plus vraiment si je suis prête à tenter de nouveau une collaboration arboricole avec ce type. Il suffit parfois d'un orage pour qu'on doute, même des meilleurs. Mon problème, très pragmatique, est qu'il est impossible de se charger d'une telle entreprise seule, et il me faut décider maintenant d'un projet assez global à ce sujet.

Hier, j'écoutais le fils du voisin qui expliquait ce qui est intéressant dans la vie. Il a trois ans, et une certaine vitalité. Quand on lui demande ce qu'il aime faire. "Je veux me batte". Et y aurait-il quelque chose de plus intéressant que se battre, dans la vie ? "Se batte avec des épées et se batte avec des grandes lances". Une certaine vivacité et une cohérence interne évidente. Ca m'a rappelé le troupeau d'enfants que nous avions croisé dans la campagne, cet après-midi d'été où nous nous étions évadé de la réunion barbante où nous ne comprenions rien et où personne ne nous comprenait. C'est une des premières fois que nous arpentions ensemble des espaces inconnus et notre conversation n'était pas très détendue. Je pense que tu m'impressionnais beaucoup, et ton regard perdu n'aidait pas à entrer en contact de façon conventionnelle. Je bénis d'ailleurs le hasard qui nous a fait craquer au même moment et fuir par la même porte. C'était une chance que les sentiers soient si faciles à atteindre, et que la terre un peu humide de l'orage de la veille nous entraîne à profiter de la fraîcheur du sous-bois. Surgissant d'un bosquet nous avons

1. *Carassius auratus auratus*

2. *Felis silvestris catus*

3. *Canis lupus familiaris*

4. *Adansonia digitata*

vu un petit bonhomme éperdu poursuivi par des enfants armés de bâtons. Quand ils l'ont attrapé ils ne l'ont pas tapé, mais déshabillé prestement en riant et sont repartis avec ses habits noués en guise d'étendard. Le petit, sanglotant et tout nu, a poursuivi son chemin et a disparu en quelques instants, aspiré de nouveau par l'ambiance littéraire qui nous avait soudain enveloppés. Les garçons étaient passé très près mais ne nous avaient pas vus. Ils étaient comme dans les rêves éveillés de mon enfance, de vrais enfants des années 40 ; il était inimaginable que qui que ce soit habille encore ses rejetons ainsi. Ta présence génère parfois des phénomènes étranges.

D'ailleurs, un peu avant que ta lettre n'arrive, le rouge-gorge⁵ qui apparaît trois fois l'an est entré dans la maison et a bu dans la petite mare qui se forme au fond de l'évier depuis que tu y as laissé tomber le fer à repasser. Cela m'a rappelé tes diverses maladresses. Ma maison change d'allure à chaque fois que tu y passes, et les traces sont d'autant plus visibles que je n'ai jamais réparé la chaise, le couteau, le miroir, l'enclume, le parapluie, l'entonnoir, le banc, le support de la glycine⁶ qui maintenant arrache le volet de la petite maison, la poignée de la porte de la grange, l'escabeau, le tuyau d'arrosage, la cage à escargots volants, le pot de l'hibiscus⁷ qui n'a pas survécu à mon voyage au Japon de cet hiver. Je n'ai changé que la vitre du salon, car les souvenirs attendris ne protègent pas du froid, et payé la réparation de la niche du chien du voisin, celle à travers laquelle tu étais passé alors que tu volait les cerises pour notre clafoutis. Jacques B. est venu la semaine dernière et il a encore passé pas loin d'une heure à te maudire. Je n'ai aucune idée de l'origine de sa haine à ton égard, mais elle est toujours vivace. Il t'accuse d'être un manipulateur, avec des compétences de chef de secte, qui m'a séduite avec des procédés vaguement enchantateurs. Il est visiblement jaloux de toi, mais pourquoi ? Lui aurais-tu volé une maîtresse un jour, sans faire attention, en la regardant dans les yeux et en recevant le soir même un coup de fil, comme cela t'arrive trop souvent ? J'aime beaucoup Jacques B., mais comme sujet de conversation, entendre parler de toi en mal ne m'intéresse pas beaucoup. J'en ai profité pour étudier l'ouverture de la feuille du Caoutchouc⁸ qui s'est déroulée devant mes yeux, rappelant en inversion temporelle les cigarettes que tu roules adroitemment. Pour me faire plaisir, lors de sa détente il a d'ailleurs éborgné momentanément Jacques B., qui s'est mis à pester violemment. Il m'avait amené des gâteaux à l'anis, et il est resté pendant cinq jours, oubliant toutes ses obligations, dès qu'il eut goûté le thé⁹ que je lui ai servi pour les accompagner. Il s'est réveillé de son état quasi hypnotique ce matin et, l'air maussade, est reparti vers sa vie quotidienne. J'apprends à cultiver des plantes intéressantes, vraiment, le livre que tu m'as envoyé est plein de surprises. Ce type n'est pas malin mais attachant et c'est un amant très attentionné. Il m'a reparlé des tableaux qu'il voulait t'acheter il y a des années et la description de son attente infructueuse m'a fait rire aux larmes. Tu te souviens de ces œuvres disparues que tu as cherché pendant des jours, puis dont tu as décidé que tu ne les retrouverais jamais, pour finir par remettre en cause

5. *Erithacus rubecula*

6. *Wisteria floribunda*

7. *H.syriacus*

8. *Ficus elastica*

9. *Camellia sinensis*

leur existence-même et lui dire qu'il avait rêvé. De cela, il ne semblait pas te tenir rigueur. Je t'ai toujours soupçonné de les avoir fait disparaître après les avoir défigurées avec une cendre de cigarette, ou même d'avoir dû pisser dessus pour éteindre un début d'incendie. La tabagie est un drôle de tic.

Je sais que tu me trouves folle, mais je suis vraiment heureuse de ne plus vivre en ville. Voir sans cesse des chiens débiles gratter le trottoir pour enterrer leurs crottes tandis que leur maîtresse en manteau de fourrure, l'air compassé, se penche distraitemment pour enrober la déjection de plastique, l'enrouler soigneusement et la poster à la poubelle avec une petite moue grotesque (mais qui se veut distinguée), cela ne me manque guère. Je ne te parle même pas de Paris, capitale du terne et de la sale gueule de bon matin, où l'on n'aperçoit le sommet d'une tour sans brouillard que quelques jours par an. Je pense à des villes plus humaines où les chauffeurs poussent des "putain!" tonitruants quand un coup de frein de la dernière chance fait culbuter la foule de papies et de mamies qui s'entasse dans son bus, où l'on peut parler dans le métro à un inconnu sans craindre d'être étiquetée comme dangereusement hystérique, où l'on s'installe au bar le plus près possible du feu rouge pour dire bonjour aux copains qui s'y arrêtent quelques instants (interpellations dont les termes semblent de connotation parfois agressive mais dont l'esprit se révèle chaleureux). Près de chez toi, sur l'église, je pouvais parfois profiter de la lecture hautement érotique du fameux "De retour de Majorque avec Georges Sand, Frédéric Chopin joua dans cette église", qui n'a certainement pas été gravée là dans le but d'émoustiller les passants, mais qui ouvre un immense champ de pensée sauvage.

J'ai quitté la ville, je ne te vois plus, et je me contente des nouvelles que tu me donnes avec assiduité. Ces nouvelles ne sont pas très variées, je l'admet, tu sembles ne pas vouloir identifier de discontinuités dans le monde, mais les mots sont doux et la simple idée que tu les as posés sur la feuille réveille en moi les souvenirs de nos nuits fragiles. J'aimerais retrouver dans tes bras des plaisirs que je ne goûte plus depuis lors. Les amants manquent d'imagination dans ce bled paumé, et toutes les tisanes que je leur prépare, si elles peuvent les rendre passionnés d'amour, ne leur offre pas pour autant d'idées neuves. En plus de ce livre de sorcière fort utile que tu m'as fait parvenir, tu ferais bien de m'offrir des traités de cul bien fait, que je pourrai les forcer à lire lorsque je les envoûte, mes soirées d'hiver en seraient égaillées (et certainement aussi celles des conjointes de ces messieurs lorsque je les relâcherai après usage).

La voisine, la femme de l'ignoble poivrot au nez violacé qui ne sort jamais de sa maison qu'à la nuit tombée, titubant lamentablement vers les bords du fleuve où un bar accepte encore de le laisser au fond sur une table, décorant de façon assez glauque et tonitruant parfois à la tête des autres clients patients, cette femme est venue chez moi aujourd'hui m'offrir des oreilles d'ours¹⁰, car elle sait que j'adore les plantes duveteuses. Je lui demande si elle a un plan pour se débarrasser de son mari, et elle admet que l'idée ne lui a pas effrôlé l'esprit. Elle s'accommode de lui depuis trop longtemps pour penser qu'un mari pourrait à servir à autre chose qu'à ramener une pension d'invalidité et pisser sur les plates bandes.

10. *Stachys byzantina*

Comme j'ai décidé de passer inaperçue ici, je ne suggère rien, je me tais, je nous imagine nous glissant discrètement derrière lui pour le pousser dans l'eau, organisant un accident crédible et à peine attristant pour la communauté villageoise. Tu as parfois une énergie qui m'étonne dans les gestes les moins quotidiens, et ta présence me donnerait de la vigueur. Il serait très beau de regarder une tête flotter, couler, des bras s'agiter, un meuglement peut-être qui serait vite étouffé par de l'eau entrée dans la gorge et finalement emplissant les oreilles aussi, les poumons, la pression qui se ferait trop forte et plus rien de remonterait à la surface tandis que cachés dans les ajoncs nous laisserions sécher nos pantalons humidifiés par les éclaboussures que l'épais bonhomme aurait générées en chutant. Toute seule, je n'ose pas.

Je trouve dommage de ne pouvoir te faire partager les couchers de soleil du moment sur mon coude de rivière, mais admets avec moi qu'en général, aucune photo ne peut rendre la beauté de ce décor. Et puis pourquoi ne me rends-tu pas simplement visite ?

Je fais beaucoup de rêves en ce moment.

L'un était peu chaleureux. Un homme difforme et minuscule est venu me raconter qu'il avait perdu sa poire de lavement. J'étais très embêtée car je ne savais pas de quoi il parlait et je le promenais dans le jardin en lui désignant les arbres plein de fruits, je lui disais regardez il n'y a pas de poire ici. Il s'énervait rapidement et se mettait à manger des pommes vertes avec frénésie, à peine attrapée je le voyais recracher le trognon. Finalement, il a commencé à chier dans le jardin, et j'ai essayé de lui taper dessus avec la bêche. Il rétrécissait suffisamment vite pour passer entre mes coups et finissait par atteindre la taille d'une souris, mais ses crottes ne diminuaient pas de taille, et même au contraire, elles devenaient presque plus grosses qu'une citrouille¹¹. J'ai fini par m'enfuir. Je me suis réveillée dans le hamac. Le voisin au nez énorme et violet travaillait (pour une fois) de l'autre côté du mur et sifflotait. Je me suis hissée sur le rebord du puits pour l'espionner. Il bouturait les poiriers¹². Des odeurs d'égouts arrivaient de la rivière, suite à l'explosion (cette nuit) de la centrale d'épuration de M*.

Un autre te concernait. Tu étais debout, nu, bandant comme un turc et tu me demandais d'arrêter de te regarder comme un objet sexuel. Ta voix était très calme, pas trop celle d'un type dont la queue se dresse et s'enfle comme celle que j'avais juste sous les yeux. Je te demandais de m'excuser, d'effacer de ton esprit mon indélicatesse, je promettais de ne plus te harceler. Tu saisissais ma tête et me faisais te sucer, mais je ne sentais rien ; ta bite disparaissait dans ma bouche, mais je voyais cela de l'extérieur et je n'étais pas vraiment là ; finalement je n'étais plus là du tout, juste spectatrice et je te voyais debout, gémissant et jouissant seul, finalement, droit et les bras le long du corps, immobile si l'on exclut la légère agitation de ton vit et le tout se concluait en une éjaculation très lente où le liquide coulait très doucement le long de ton membre jusqu'à tes couilles et gouttait ploc ploc ploc par terre. Je n'avais pas de sensation, négative ou positive, excitation ou dégoût, intérêt ou ennui, sommeil ou faim, j'étais un ange en quelque sorte à ce moment-là. Soudain, je suis partie, persuadée que je devais te laisser à ton intimité, et je me suis retrouvée dehors.

11. *Cucurbita pepo*

12. *Pyrus communis L.*

J'ai commencé à lire un livre mais je ne voyais rien, les lettres étaient troublées et j'avais comme un brouillard sur les yeux, la page était constitué de lignes grises. J'ai laissé mon regard errer vaguement sur la feuille et j'ai su immédiatement tout ce qui était écrit, sans pouvoir lire une seule lettre. Je me suis dit que je devrais faire un poème que je peux lire même en ne voyant pas bien, dont l'organisation sur la feuille serait perceptible comme forme pure, j'ai cherché et j'ai commencé à pleurer car je ne savais pas faire. Soudain, les larmes coulaient à flot et trempaient le livre, je sanglotais et j'avais peur car je savais que je n'écrirais plus jamais. Quand je me suis réveillée, j'avais très faim.

Le dernier aussi tournait autour de ton personnage. Tu étais mort cette fois, et nous étions à ton enterrement. Tu ne ressemblais pas du tout à la tête que tu avais quand tu es décédé la dernière fois : tu étais harnaché, lié à une machine médicale effrayante et des tuyaux sortaient de tes oreilles, ta bouche. Tu étais habillé de façon très élégante avec une chemise colorée légèrement ouverte et tes cheveux étaient bien peignés, ton visage apaisé, ce qui contrastait singulièrement avec les tuyaux. La machine récitait des poèmes et je savais qu'ils sortaient de toi. Il suffisait d'attendre que tu reviennes, tout le monde picolait dans la vaste pièce, je me suis servi une coupe de champagne, puis une autre, et j'ai grignoté des petits fours Picard posés en tas, constituant une montagne à deux doigts de s'effondrer. Tu t'es réveillé au bout de cinq jours de fête ininterrompue, je ne me souviens pas d'avoir dormi, le soleil se levait et se couchait, nous sortions de la pièce pour pénétrer dans une vieille cuisine de maison italienne, saisissions des plats, des bouteilles, puisant de l'eau au puits, puis revenions rire et manger. Au moment de ton réveil, tout a disparu, tu t'es levé, tu as détaché les tuyaux dont tu te rendais compte soudain qu'ils t'entravaient et tu m'as demandé si je voulais aller voir le dernier film de Claire Denis.

J'ai honte. Je viens de recevoir ta carte postale du Canada, et ma lettre n'est même pas encore partie. J'ai tellement envie de te raconter ma vie que je ne sais par où commencer mais surtout je ne sais plus quand m'arrêter. Je suis étonnée du changement que je vois en toi : tu voyages avec une grande facilité maintenant. On a beau dire ce que l'on veut, il arrive qu'une femme change un homme. Avec elle, j'ai échangé trois mots, mais à te voir si différent, comme épanoui après des années d'hibernation, je suis obligée de l'aimer profondément. Tu ne m'as jamais raconté comment vous vous êtes rencontrés, si on vous a présentés, si vos regards se sont percuté dans une soirée, un vernissage, une librairie, les lieux où l'on partage passion, ou si encore plus simplement (ce que je préférerais bien sûr puisque nous toucherions au romantisme) si l'évidence s'est imposée dans la rue, dans un lieu improbable et inattendu et dans ce cas vous auriez tout lâché, oublié vos pensées du moment, la direction de vos pas, l'heure de la journée, la saison même, ni s'il faut mettre une écharpe ou un chapeau de paille, vous auriez cherché un peu vos mots, qui seraient sortis avec quelques hésitations et beaucoup de stéréotypes, puis vous auriez souri de votre maladresse et vous n'auriez plus eu besoin de parler puisque

Toujours est-il que je devrais conclure un peu cette lettre.

Comme tu le sais, j'ai entrepris la lourde tâche de vider la maison de tous ses livres, et j'ai passé l'hiver à me chauffer avec. Je pense que j'ai réussi à éliminer 5% du stock, ce qui est encourageant car cela prouve qu'il est possible de s'en débarrasser et que je suis

tranquille pour encore quelques hivers dans cette maison. Comme tu imagines, quelques uns me sont précieux et je les mets de côté. Cela ne veut pas dire qu'ils ne finiront pas en fumée, quel autre destin leur souhaiter ?, mais je continue à les relire pour les apprendre par coeur. Hier, j'ai fait partir un livre de prix de mon arrière-grand-mère, un polar slovène très mal traduit mais aux personnages fort originaux, et j'ai mis de côté un livre de cuisine. Je ne sais pas bien faire cette sélection, ce choix, et je finis toujours par regretter un peu. J'en ai d'ailleurs profité pour écrire un peu, sans suivre de contrainte précise d'ailleurs (ce qui est une erreur qui génère moult insatisfaction a posteriori), juste en me souvenant de la phrase que mon voisin d'en face (celui qui habite de l'autre côté de l'eau et avec qui j'échange facilement sémaphores et signaux de fumée quand l'apéro a été un peu trop arrosé) m'a dite en partant après une discussion triste sur l'avenir de son petit magasin après sa retraite. Mais c'est un poème trop laid pour que je te l'envoie.

Amuse-toi encore des années ! Et n'oublie pas de m'écrire.